

AOÛT 1989. 15 FF.

le



COURRIER de l'UNESCO

*la
mémoire
des
rues*

M 1205 - 908 - 15,00 F



3791205015001 09080

confluences

Ma formation culturelle, autoportrait

1982, acrylique sur toile (1,16 x 0,89 m) de Juan Carlos Aznar.

« Dans mes tableaux, il m'arrive de mélanger les signes de type européen, Picasso par exemple, avec des images de bande dessinée et des signes de l'Amérique précolombienne » nous écrit le peintre argentin Juan Carlos Aznar (né en 1937) en joignant à sa lettre une photo de ce tableau. De son œuvre aux multiples références culturelles le critique Otto Hahn dit de son côté : « Avec un humour qui ne manque pas d'inquiéter, Aznar lit des signes dans les événements ordinaires et leur invente des liens incongrus. »



4

Entretien avec
Richard Attenborough
DES FILMS POUR TOUS



9

LA MÉMOIRE DES RUES

BERLIN
PETITE HISTOIRE DE LA FRIEDRICHSTRASSE
par Christiane Mengin 11

TOKYO
LA VILLE AUX DEUX VISAGES
par Sarah Zarmati 15

BOGOTÁ
EN REMONTANT LA SÉPTIMA
par Anne Berty 18

ABIDJAN
DES RUES AUX COULEURS DU PRÉSENT
par Philippe Haeringer 22

MOSCOU
RUE GORKI : LES CHAMPS-ÉLYSÉES DE MOSCOU
par Anatole Kopp 27

LE CAIRE
CŒUR FRAGILE
par Alain Bonnamy 31

HOUSTON
LA ROUTE DANS LA VILLE
par Brigitte Ouvry-Vial 35

BEIJING
MÉTAMORPHOSES DE LA RUE LIULICHANG
par Pierre Clément 38

PARIS
PAYSAGES PARISIENS
par Anne-Marie Châtelet 42

46

DIAGONALES
FAMILLES DU MONDE
par Hélène Tremblay

48

LA SCIENCE
ET LES HOMMES
LA COOPÉRATION
DANS L'ESPACE
par David Spurgeon

Notre couverture : *Rue du Vieux Caire*
du peintre français Félix Ziem (1821-1911).

Couverture de dos : la ville dans un miroir.
Gratte-ciel de Houston (États-Unis).

Le réalisateur de Gandhi et de Cry Freedom analyse la vogue actuelle des films sur le tiers monde et les perspectives du cinéma africain

Richard Attenborough

Des films pour tous

Pourquoi un film sur l'apartheid ?

— Je voulais faire un film sur l'Afrique du Sud*. J'avais commandé plusieurs scénarios, mais, avant de lire le livre de Donald Woods, je ne trouvais pas de sujet qui convienne vraiment ou qui soit porteur d'optimisme et d'espoir en l'avenir. Il me fallait aussi une histoire qui puisse toucher un public assez vaste. S'adresser à des spectateurs avertis et mobilisés ne présentait pas à mes yeux grand intérêt. Ce que je voulais, c'était émouvoir les indifférents, ceux qui ne savent pas ce qui se passe dans ce pays, ou ceux qui n'en ont cure. Et c'est seulement après avoir lu le livre de Donald que j'ai eu le sentiment de tenir une histoire qui concernerait beaucoup de gens à travers le monde.

Bien évidemment, je visais surtout le public américain car, j'en étais persuadé, c'était aux Etats-Unis qu'un retournement de l'opinion à l'égard de l'administration sud-africaine aurait le plus de poids.

Beaucoup de Noirs — mais pas la majorité, tant s'en faut — estiment que j'ai esquivé le problème et qu'en n'adhérant pas strictement au point de vue négro-africain, je l'ai édulcoré. Je ne suis pas d'accord.

Je crois que ce film est bien fait et admirablement interprété. Le scénario est remarquable, mais dans mon souci de m'adresser au public le plus large, j'ai pu commettre une erreur de jugement. Le film rapportera probablement entre 45 et 50 millions de dollars dans le monde, mais aux Etats-Unis, les recettes n'atteindront pas dix millions de dollars. J'ai cru que les Américains se précipiteraient pour le voir et surtout que les Noirs seraient révoltés par ce qui se passe en Afrique du Sud. J'étais convaincu que les intentions du film — même s'il n'était pas aussi incisif qu'ils l'auraient voulu — étaient excellentes.

Curieusement, les Noirs américains ont, dans l'ensemble, boudé le film, qui a fait moins d'entrées à Atlanta qu'à Los Angeles. En revanche, à Washington, où la population est en majorité noire, il a fait un malheur. Alors, ai-je eu tort de croire qu'il y avait aux Etats-Unis un public que ce sujet pouvait intéresser ? Je n'en sais trop rien.

Ce dont je suis absolument certain, c'est que le film a vraiment pesé sur le débat politique dans certains pays ; il a aussi, si je ne m'abuse, ému des millions de spectateurs, ce qui le justifie amplement. Il n'en reste pas moins qu'avec le recul, son échec aux Etats-Unis me déçoit profondément.

* *Cry Freedom* de Richard Attenborough est basé sur les écrits d'un journaliste sud-africain, Donald Woods, qui fait la connaissance d'un opposant noir, Steve Biko, et se lie d'amitié avec lui. Biko est arrêté et meurt en détention. Woods tente de faire connaître la vérité sur les circonstances de cette mort et doit fuir l'Afrique du Sud avec sa famille. (N.D.L.R.)

La sortie de Cry Freedom dans les salles de cinéma a coïncidé avec celle d'autres films sur l'Afrique ; déjà, à l'époque où vous tourniez Gandhi, l'Inde occupait le grand et le petit écran. D'où vient, à votre avis, cet intérêt subit pour le tiers



*Gandhi est un film
qui a ouvert le débat
sur l'impérialisme,
le colonialisme...*



*Je crois que l'arrivée
de la télévision a
élevé d'un cran ou deux
le niveau du cinéma*

monde ? La prolifération actuelle d'œuvres cinématographiques sur l'Afrique exprime-t-elle une nostalgie pour l'Empire britannique ou bien le désir d'en finir avec l'apartheid ?

— C'est difficile à dire. Il peut y avoir un engouement soudain pour la science-fiction, les thrillers, les films rétro, les reconstitutions historiques ou les histoires d'amour.

Quant à *Gandhi*, il est incontestable que ce film a ouvert la voie à la réalisation d'œuvres cinématographiques de valeur sur l'Inde. Le sujet était dans l'air depuis vingt ans, mais les maisons de production s'obstinaient dans l'idée que l'Inde n'intéressait personne. Le jour où je me suis adressé au directeur d'un des plus grands studios, je me suis entendu dire : « Qui diable s'intéresse à ce petit noiraud en chemise, avec son bâton ? » Et c'est justement à cause de l'intérêt considérable qu'a soulevé le film, bien avant sa sortie, que des financiers ont commencé à comprendre que le sujet était prometteur. Ce film a ouvert le débat sur l'impérialisme, le colonialisme et d'autres questions apparentées.

Nul doute que l'accession de l'Inde à l'indépendance au lendemain de la Seconde Guerre mondiale a préparé l'indépendance en Afrique et l'émergence des jeunes nations de ce continent, qui ont pu faire entendre leur voix sur la scène internationale. Et c'est le poids nouveau de l'Afrique qui suscite partout un tel intérêt pour ce continent. Cela n'a rien à voir avec le cinéma.

Je crois aussi que l'arrivée de la télévision a élevé d'un cran ou deux le niveau du cinéma. Les feuilletons, les aventures policières ou les péripéties hospitalières qui envahissent le petit écran offrent aujourd'hui ce divertissement populaire que dispensait autrefois le cinéma. Les gens du cinéma — je ne parle pas des créateurs qui en ont toujours été convaincus, mais des financiers et des distributeurs — se sont aperçus que le grand écran ne survivrait pas dans ce domaine à la concurrence du petit. Le cinéma devait donc offrir un spectacle plus attrayant, d'une qualité supérieure. Cela a frayé la voie aux grandes productions cinématographiques tournées dans un cadre peu familier, comme l'Inde ou l'Afrique. Du jour au lendemain, les portes se sont ouvertes devant ceux qui, comme moi, avaient envie de tourner de tels films.

Le succès commercial et artistique de *Gandhi* a été tel qu'ils ont tous cru qu'il suffisait de s'adresser au même réalisateur ou à la même société de production pour réussir la même performance avec un film sur l'Afrique. Et si vous saviez combien de propositions sur la Chine ont atterri sur mon bureau depuis *Le dernier Empereur* de Bernardo Berto-

lucci, vous comprendriez à quel point nous autres, gens du cinéma, croyons que le succès appelle le succès. Il ne faut pas chercher plus loin la réponse à votre question.

Croyez-vous qu'il y ait un lien entre cette nostalgie post-coloniale et l'expérience américaine telle qu'elle ressort des nombreux films consacrés à la guerre du Vietnam ?

— Je crois qu'on idéalise le passé. En Inde aussi, on regrette « le bon vieux temps », même si ce temps était très dur. Cela attire suffisamment les foules pour justifier ce genre de films. Nous voulons voir comment s'est manifesté le paternalisme colonial, comment la période coloniale a évolué. Mais tandis que beaucoup d'Américains sont hantés par un terrible sentiment de culpabilité à l'égard du Vietnam, je ne décèle rien de tel au Royaume-Uni à propos de l'Empire britannique.

Est-il moins cher de tourner en Afrique qu'en Europe ou en Amérique ? Quelle est l'importance de ces considérations économiques dans la réalisation d'un film ?

— Incontestablement très grande. Tenez : je veux tourner un film sur Thomas Paine. Je vais voir un distributeur. Après avoir lu le scénario, il me dira, peut-être : « Oui, ça m'intéresse ». S'adressant ensuite aux responsables de ses services commerciaux et de distribution, il leur demandera si un tel sujet sera bien reçu en Europe, s'il a des chances d'être diffusé au Japon, et s'il a un avenir dans la vidéo. Puis il calculera, très prudemment, en bon distributeur, si en investissant tant de dollars dans le film il a des chances de rentrer dans son argent. La marge de profit d'un film est très étroite. Là où un budget de 15 millions de dollars est acceptable, une proposition de 19 millions de dollars ne l'est pas. La société de production doit maintenir le budget à son niveau le plus rentable.

Pendant longtemps, c'est au Kenya qu'on a tourné la plupart des films sur l'Afrique. Aujourd'hui, les producteurs vous diront que le Kenya est hors de prix. Pour tourner en Afrique, il faut maintenant aller au Botswana ou au Zimbabwe. Malheureusement, au Kenya, il existait une tradition cinématographique et on bénéficiait d'une expérience et d'un savoir-faire qui font défaut ailleurs. Pour *Cry Freedom*, si nous avons pu trouver au Zimbabwe un *location manager*, un directeur de tournage en extérieurs de tout premier ordre, Noir de surcroît, connaissant son affaire et le milieu local, nous l'aurions engagé immédiatement. Il aurait été dix fois plus avisé et mieux au fait de nos exigences que n'importe quel technicien étranger. Le problème est

qu'on ne trouve pas ce genre de spécialiste dans un pays où nul n'a l'occasion d'acquérir une telle expérience.

Le continent africain est si passionnant, possède une telle intensité dramatique et une esthétique si saisissante qu'il suffirait, j'en suis convaincu, que chaque pays consente à y mettre du sien pour révéler et développer son potentiel cinématographique. Les pays qui veulent créer une industrie cinématographique locale devraient débattre de leurs problèmes et chercher à mieux les cerner. L'industrie locale surgira de leur volonté, de leur passion commune. Y introduire la politique serait néfaste et ferait fuir les financiers.

Pour *Cry Freedom*, nous avons deux ou trois collaborateurs que le cinéma passionnait, mais qui ne connaissaient rien à la production cinématographique. L'un d'eux est devenu mon chef accessoiriste, et je n'hésiterai pas à faire appel à lui si je tourne de nouveau au Zimbabwe.

Entre-temps, que va-t-il faire ?

— Autre chose, sans doute. Peu de responsables dans le monde sont conscients de la nécessité de stimuler le cinéma, l'art majeur de notre siècle. Prenez l'Afrique. Nous pourrions obtenir une audience de vingt minutes avec le président Mugabe pour tenter de le persuader d'ouvrir une école du cinéma, ou d'envoyer un certain nombre de ses concitoyens en Europe pour y recevoir une formation. Mais que fait Mugabe ? Il lutte pour la survie de son pays. Le cinéma vient forcément loin derrière dans l'ordre de ses priorités. Le plus triste est de savoir que le potentiel que nous avons mis à jour pendant nos tournages ne demande qu'à s'affirmer mais qu'en même temps mon chef accessoiriste est dans une situation dramatique. Il m'écrit tous les deux ou trois mois pour me demander si un nouveau tournage se prépare. C'est le contraire qui devrait se produire : il faudrait que les Africains développent leur cinéma. Mais l'Afrique a tant de problèmes, et l'Afrique du Sud actuelle est si menaçante, que les chances du cinéma sont très faibles. On a créé un laboratoire cinématographique central au Zimbabwe et nombreux sont dans ce pays ceux qui croient vraiment au cinéma. Mais pour pouvoir dire, ce que je comprends tout à fait, « Nous autres, en Afrique noire, nous voulons tourner nos propres films », encore faut-il pouvoir compter localement sur des recettes suffisantes. On devra donc, et c'est inévitable, réaliser des films susceptibles d'attirer un public de connaisseurs à l'étranger et de rapporter des devises fortes. ■

*Propos recueillis pour Le Courrier de l'Unesco
par M. Chris Vieler-Porter*



Quel meilleur moyen de comprendre un pays, dans sa réalité profonde, que de flâner dans ses rues ? Du labyrinthe de voies séculaires au flux circulatoire des mégapoles modernes, ce sont elles qui donnent à une ville son sens — sa mesure ou sa démesure.

Sous la pression de l'industrialisation, de l'exode rural, de l'invasion automobile, on observe un peu partout des réaménagements rapides de l'espace urbain. Le tissu artériel de la rue se déchire. Sa mémoire s'efface. Or l'habitat humain commence dans la rue et s'épanouit dans le quartier qu'elle irrigue. Sans ce réseau de rides porteuses de toutes les phases de son histoire, à quoi ressemblerait le visage de la cité ? Quelle sorte de lieu deviendrait-elle ?

Nombreux sont les citoyens qui, réagissant à la déshumanisation rampante de leur environnement urbain, s'organisent pour défendre leur ville. La renaissance des comités de quartiers, ces dernières années, est un événement qui frappe par son ampleur. Comment faire pour que la population des villes s'identifie davantage à l'espace où elle vit et pour qu'elle le défende plus efficacement ?

L'Unesco, il y a trois ans, a décidé de ranimer la « mémoire des rues ». Sur une idée originale de Robert Delpire, directeur du Centre national de la photographie (France), l'Association internationale des arts plastiques, dont le commissaire général était alors André Parinaud, et l'Académie nationale des arts de la rue (France) organisaient une opération « Mémoire du monde, Mémoire des rues ». Dix stations du métro parisien ont proposé à des milliers de voyageurs une véritable histoire de leur ville en images. A l'angle des artères principales, on a affiché des photographies prises sur les mêmes lieux un siècle plus tôt. Les citoyens ont exhumé de leurs archives personnelles des documents anciens. Les enfants ont photographié avenues et impasses...

Paris et Tokyo, Abidjan, Bagdad et Colombo... Soixante-dix villes du monde ont alors fêté la vérité passée et présente de leurs rues. Redécouvrir la rue, n'est-ce pas commencer à rendre au citoyen sa place dans la cité ?

Scène de rue à cinq heures de l'après-midi (1887), du peintre français Louis Anquetin (1861-1932).

La Rédaction remercie M. André Parinaud de l'aide qu'il a apportée à ce numéro dont il a élaboré le thème principal.

LA MÉMOIRE DES RUES

BERLIN



Petite histoire de la Friedrichstrasse

PAR CHRISTIANE MENGIN

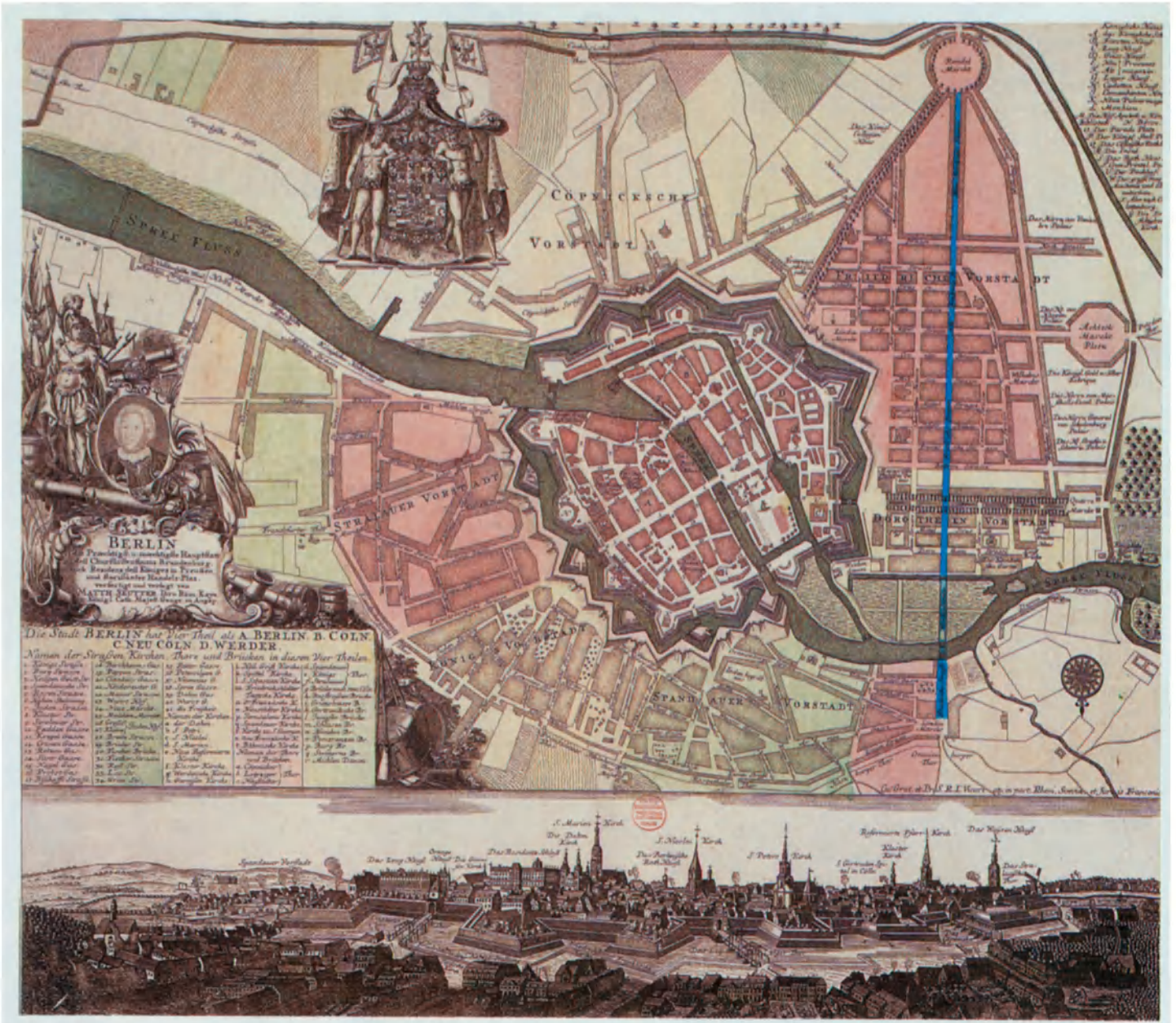
Au siècle dernier, la Friedrichstrasse jouit d'une intense animation jusqu'à la chute de l'Empire allemand en 1918.

AUJOURD'HUI trait d'union entre les deux parties de Berlin, long de quatre kilomètres, la Friedrichstrasse permet de revivre l'histoire de la métropole allemande mieux qu'aucune autre de ses artères. Elle est plus représentative encore qu'Unter den Linden à l'est, large boulevard où Frédéric le Grand, assoiffé de prestige, aligna au 18^e siècle des édifices monumentaux, ou que le Kurfürstendamm, les Champs-Élysées de l'ouest de la ville.

Maisons sages et quartiers assoupis

Au début du 18^e siècle, Berlin étouffe dans l'enceinte de ses fortifications ; aussi crée-t-on un nouveau quartier, Friedrichstadt, hors des remparts. Cette excroissance de style baroque est traversée par trois rues, Wilhelmstrasse, Friedrichstrasse (l'axe central) et Lindenstrasse, qui rayonnent vers le sud jusqu'à Rondell, place circulaire inspirée du modèle romain de la Piazza del Popolo. Au centre de cette place, une colonne de la paix commémore la bataille de Waterloo et marque la limite sud-est de l'extension de la ville.

Jusqu'à la fin du 19^e siècle, ce faubourg restera essentiellement résidentiel, avec son alignement sage de maisons bourgeoises à deux étages qui se ressemblent toutes. Ça et là, un élégant palais aristocratique rehausse l'éclat de ce quartier assoupi. Le calme de la Friedrichstrasse n'est alors troublé que par le passage des corbillards se rendant au cimetière extra-muros ou la marche des troupes vers la placé d'armes Rondell ou le terrain de



*En haut : plan de Berlin en 1740. La Friedrichstrasse (en bleu) traverse du nord au sud le nouveau quartier de la Friedrichstadt.
 En bas à gauche, en 1871, la place de la Belle-Alliance, ou place Rondell, sur laquelle débouchait la Friedrichstrasse. A droite, l'actuelle Mehringplatz, qui ne conserve plus de l'ancienne Rondell que la colonne de la paix, érigée en 1843.*





manœuvres de Tempelhofer Feld, au sud de la ville. Casernes et écuries achèvent de donner à la Friedrichstrasse un aspect quelque peu martial.

Une fièvre de croissance

L'arrivée, dans la première moitié du 19^e siècle, de commerçants et d'artisans ne présage pas encore la fièvre de croissance qui va bouleverser la Friedrichstadt dès l'avènement de l'Empire allemand en 1871. Lorsque s'ouvre cette folle période d'essor et de spéculation, le cœur historique de Berlin, ainsi que l'avenue Unter den Linden, sont saturés : on n'y trouve plus la moindre parcelle de terrain à bâtir. Et c'est dans la Friedrichstadt que va s'opérer la métamorphose de la métropole prussienne un peu provinciale qu'est encore Berlin en capitale du Reich.

Une intense activité de construction transforme alors la paisible Friedrichstrasse en une artère animée où une circulation intense s'écoule entre deux rangées serrées de lieux à la mode — magasins, restaurants, cafés, cabarets, théâtres — et d'établissements divers — hôtels, sièges d'entreprises, grandes banques, compagnies d'assurances ou bureaux de l'administration. La « rue aux cent sept cinémas » abrite une foule d'ateliers et de studios du jeune cinéma berlinois, tandis que journaux et maisons d'édition se concentrent dans une rue adjacente, la Kochstrasse.

Cette grande époque de la Friedrichstrasse se prolongera jusqu'à la fin de l'Empire allemand en 1918. D'innombrables images immortaliseront sa silhouette étroite fuyant entre les façades contrastées des immeubles de trois à cinq étages qui ont remplacé les maisons d'origine. Passants, flâneurs, élégantes et employés se pressent sur les maigres trottoirs, sous une multitude d'enseignes colorées. Avec ses tramways et ses vieux autobus tirés par des chevaux, la Friedrichstrasse bourdonne de toute l'agitation frénétique d'un Empire engagé dans une industrialisation tardive mais foudroyante.

Après la Première Guerre mondiale, la défaite et la crise plongent l'Allemagne dans un marasme qui n'épargne pas notre rue. Pourtant, si l'activité du bâtiment s'est considérablement ralentie, ce haut-lieu de la vie berlinoise inspire à plusieurs architectes d'avant-garde leurs projets les plus audacieux. En 1921, à l'occasion d'un concours

En plein sur la Friedrichstrasse, le Checkpoint Charlie, poste de contrôle réservé aux étrangers. A gauche, le Kurfürstendamm, centre animé de la vie berlinoise. A droite, l'Alexanderplatz. Située entre la Karl-Marx Allee et la Friedrichstrasse, dans le secteur est de la ville, elle appartient à une vaste zone dont la reconstruction fut entreprise en 1961.

pour un immeuble de bureaux à la station de métro S-Bahn Friedrichstrasse, Ludwig Mies van der Rohe dessine une tour de verre triangulaire, anticipation des grands « buildings » de verre et d'acier qu'il construira aux Etats-Unis vingt ans plus tard. Vers 1930, l'urbaniste fonctionnaliste Ludwig Hilberseimer proposera de raser plusieurs îlots de part et d'autre de la Friedrichstrasse et de les remplacer par des bâtiments rectangulaires de huit étages à usage de bureaux afin de rationaliser l'occupation de l'espace dans le centre des affaires. Ce projet visionnaire ne verra pas le jour, mais ce n'est pas un hasard s'il avait pour cadre cette partie vive de la ville.

Si son rôle de rue commerçante et de centre des affaires ne se dément pas, la vie artistique et littéraire se déplace alors vers un nouveau pôle qui se développe à l'ouest de la ville, autour du Kurfürstendamm. Néanmoins, quelques grands noms du théâtre restent fidèles à la Friedrichstrasse. Max Reinhardt en particulier continue de signer de nombreuses mises en scène au Berliner Ensemble, qui deviendra en 1954 le théâtre de Bertolt Brecht, et au Grosses Schauspielhaus, transformé en 1919 par l'architecte Hans Poelzig en théâtre expressionniste.

Berlin en ruine

Avec l'arrivée au pouvoir de Hitler en 1933, la Friedrichstadt est investie par les nazis ; ils occupent de nombreux bâtiments anciens et y installent les bureaux de l'administration du III^e Reich. Le projet monumental qu'Albert Speer élabore pour Berlin, et dont la guerre empêchera la réalisation, épargne la Friedrichstrasse. Seule la restructuration de l'île des Musées et son extension vers l'ouest auraient pu modifier légèrement son apparence. La construction, sur les deux rives de la Spree, de quatre nouveaux musées aurait entraîné, entre autres, la destruction de l'Admiralpalast (aujourd'hui le Metropol), théâtre populaire où se jouaient des opérettes et des comédies musicales.

En mai 1945, après la bataille de Berlin, le centre de la ville est en ruine.

Lors du partage de la capitale entre les Alliés, l'armée rouge, arrivée la première, occupe la partie est de la ville. Le découpage suit le tracé des arrondissements de l'époque : une partie de

CHRISTIANE MENGIN, historienne d'art française spécialiste de l'architecture allemande contemporaine, est chargée de cours à l'université de Paris I. Avec une équipe franco-allemande, elle travaille sur une étude, *Les relations franco-allemandes 1940-1950 et leurs effets sur l'architecture et la forme urbaine*, à paraître prochainement.

l'ancienne Friedrichstadt et les trois quarts de la Friedrichstrasse se retrouvent dans le secteur soviétique. Le dernier quart, situé au sud, appartient au secteur américain.

Dans l'espoir d'une réunification de la ville, les responsables municipaux, à l'ouest, attendent, pour reconstruire la partie du quartier qui leur échoit, de pouvoir se concerter avec leurs collègues de l'est. Le sud de la Friedrichstrasse est alors un champ de boue où se dressent, sinistres, quelques carcasses d'immeubles rescapés des combats et des bombardements.

À l'est, on commence par raser les édifices en ruine. Les hivers sans chauffage des dernières années de guerre endommagent gravement les stucs et les ornements extérieurs qui faisaient l'un des charmes de la rue. On les supprime et l'on recouvre les façades d'un crépi beige qui deviendra rapidement grisâtre.

La construction du mur, en 1961, scelle la division de la ville en deux parties. La Friedrichstrasse prend une valeur symbolique particulière puisqu'elle recèle deux points de passage. Au nord, la station de métro Friedrichstrasse, devenue une gare, et, au sud, un poste de contrôle, le fameux Checkpoint Charlie, sorte de barrage renforcé installé au milieu de la chaussée et réservé aux étrangers.

Dès lors, une politique de rénovation de la Friedrichstrasse s'amorce, à l'est comme à l'ouest.

Le 750^e anniversaire

À l'ouest, cette politique est inaugurée par la reconstruction de la Mehringplatz, l'ancienne Rondell. La Wilhelmstrasse et la Lindenstrasse, qui y aboutissaient sont détournées. Deux anneaux d'immeubles massifs construits entre 1968 et 1975 soulignent le caractère circulaire de la place, devenue piétonnière.

Mais après 1980, cette politique fait place à une tout autre conception de la rénovation urbaine. On s'attache désormais à conserver les immeubles qui ont survécu et témoignent encore de l'éclat passé de la Friedrichstrasse. Le tracé des rues est respecté et on s'efforce de tenir compte de l'architecture des bâtiments antérieurs. Il s'agit de restaurer ce secteur urbain malmené par l'histoire, sans perdre de vue l'intégralité de Berlin, évoquée en 1987 par le 750^e anniversaire de la ville.

À l'est aussi, on poursuit activement la reconstruction de la Friedrichstrasse. Au début des années 80, de nombreux édifices sont en chantier, notamment une grande salle de spectacle, le Friedrichstadtpalast, un Centre de commerce international et plusieurs hôtels modernes, dont le « Metropol » et l'« Unter den Linden ». D'autres constructions qui se trouvent encore à l'état de projet — immeubles d'habitation, restaurants, cafés et un cinéma — contribueront à rendre à la Friedrichstrasse son attrait d'antan.

La longue histoire de la Friedrichstrasse continue. ■

Le Shinjuku, quartier d'affaires où se construisent beaucoup de gratte-ciel. En médaillon, l'entrée du jardin Rikugien.


LA MÉMOIRE DES RUES

TOKYO



La ville aux deux visages

PAR SARAH ZARMATI



EN 1878, Isabella Bird, une Anglaise, visite le Japon. En arrivant à la gare de Shiganawa (alors l'une des deux gares de Tokyo), elle remarque que les maisons, les temples et les édifices publics sont bas et souvent enfouis dans une profusion de verdure. Au-dessus de cette grande ville qui compte déjà plus de 800 000 habitants, elle ne voit ni fumée ni la moindre cheminée d'usine, et découvrant la baie bleue et des barques de pêcheurs sur le rivage, elle s'exclame : « Mais où est Tokyo ? »¹

Aujourd'hui, Tokyo est une ville de plus de dix millions d'habitants où la végétation ne subsiste que dans quelques parcs, dans les enceintes des temples et autour du palais impérial. Presque tous les quartiers sont hérissés de gratte-ciel ; l'activité industrielle et les voies de circulation rapide ont fait disparaître les cours d'eau et la plupart des accès à la baie, dont les eaux sont devenues grises. On continue cependant de se demander où est Tokyo, et surtout comment s'y retrouver.

En effet, il semble y avoir dans Tokyo deux réseaux de rues indépendants : d'une part des grandes artères fonctionnelles et impersonnelles, aux tours imposantes, animées par une circulation pléthorique et des enseignes lumineuses multicolores ; de l'autre, un entrelacs de ruelles et de passages étroits bordés de maisons basses, où les piétons conservent l'avantage sur les voitures. Les repères habituels (axes, perspectives, monuments) sont inexistantes ou difficiles à trouver. Ainsi, au

lieu de relier les différentes parties de la ville, beaucoup de rues principales semblent, au contraire, les séparer et les isoler.

Une agglomération de villages

Une autre particularité de Tokyo est son absence de centre. Or, elle ne ressemble que très superficiellement à une autre grande ville également dépourvue de centre : Los Angeles, aux Etats-Unis, dont le développement linéaire aurait été dictée par le chemin de fer et plus tard l'automobile. Ce ne sont ni les moyens de transport ni le sens de la circulation qui ont donné sa configuration à Tokyo, puisque les grands axes de liaison entre les différents quartiers de la ville sont postérieurs au tremblement de terre de 1923, époque à laquelle Tokyo comptait déjà plus de trois millions d'habitants. Cette absence de centre vient en partie de ce que la ville a été formée par l'agglomération progressive de plusieurs villages. Cela n'aurait rien d'exceptionnel, si ces anciens villages ne subsistaient encore au cœur de la ville moderne.

La primauté du naturel

A l'exception des deux villes anciennes de Nara et Kyoto, conçues sur le modèle chinois de Chang'an, l'urbanisme géométrique ou octogonal est une greffe qui n'a jamais pris au Japon. L'urbanisme japonais semble répondre soit à des préoccupations militaires destinées à ralentir l'avance d'invasisseurs dans les villes fiefs des seigneurs (incitant ces derniers à adopter des tracés où se multiplient décrochements et culs-de-sac), soit à des critères plus « naturels » (accidents du terrain, étapes de la construction et évolution des besoins). A l'opposé de l'ordre linéaire qui règne, par exemple, dans la ville occidentale, traduisant le rôle primordial de la circulation automobile, la rationalité du piéton a toujours dominé l'urbanisme japonais. Cette primauté du naturel est encore évidente à Tokyo, où les rares perspectives s'ordonnent non par rapport à un monument, mais selon des éléments du paysage, par exemple vers le mont Fuji, ou vers le mont Tsukuba.

Ainsi, dans le cadre de l'urbanisme traditionnel japonais, « la logique des rues accentue la sensation de cheminer, de progresser »; « c'est moins la destination qui compte que le parcours », et « cet affaiblissement de la fonction de transit subordonne la rue au quartier qu'elle irrigue »². Le quartier est l'unité de base à Tokyo : impossible de comprendre le fonctionnement culturel et social de la ville sans comprendre le rôle qu'y joue le quartier, avec ses différentes composantes, en particulier les petites rues traditionnelles.

Comme dans d'autres villes d'Asie, les étalages des marchands occupent beaucoup de place dans les rues de Tokyo et la vie quotidienne déborde des logements souvent exigus. Ainsi, les plantes en pots n'ornent pas seulement le rebord des fenêtres, mais gagnent le devant des maisons, la voie

Jeux d'enfants dans le quartier Kakigara. On a fermé la rue à la circulation pour une journée.



Cérémonie du thé pour la fête des glycines, à Kameido Tanjin.



SARAH ZARMATI, des Etats-Unis, spécialiste du paysage, est conseillère du Programme de coopération franco-japonais pour l'aménagement urbain et consultante auprès de l'Ecole nationale supérieure du paysage à Versailles. Membre du comité de rédaction de la revue *Paysage et aménagement*, elle publiera à la fin de cette année, en collaboration avec Catherine Royer, un ouvrage sur les parcs et jardins en France de 1900 à 1945 (La Manufacture, Lyon).



publique, où il est courant de voir les riverains assis sur des chaises dans leurs vêtements d'intérieur, bavardant avec leurs voisins ou prenant le frais les soirées de beau temps.

Beaucoup d'activités collectives ont pour cadre la rue. Chaque quartier organise des fêtes traditionnelles, les *matsuri*. Si, en Europe, les fêtes ont souvent tendance à se dérouler sur les places publiques et à s'y identifier, dans la ville japonaise l'image de la fête serait plutôt la procession². En effet, la fête commence dans le temple, puis la procession quitte bientôt l'enceinte sacrée pour circuler dans les rues du quartier, avant de déboucher sur les avenues où elle trouve l'espace nécessaire à son plein déploiement. La participation populaire à ces fêtes est forte et la circulation, même dans les grandes artères, est ralentie ou interrompue par leur passage.

Guirlandes en plastique et haut-parleurs

L'appropriation de l'espace public pour les besoins collectifs prend également d'autres formes. Au printemps, par exemple, des guirlandes de fleurs en plastique accrochées aux poteaux élec-

triques ou aux lampadaires accompagnent la floraison des cerisiers et des glycines. Partout des haut-parleurs annoncent quotidiennement la sortie des écoles et d'autres événements d'intérêt général. Les habitants du quartier sont ainsi prévenus des risques de pollution photo-chimique lorsque les conditions atmosphériques maintiennent des nuages toxiques au-dessus de la ville. Chaque quartier possède également, de plain-pied sur la rue, un petit commissariat de police, le *kooban*, qui veille à la sécurité et renseigne les étrangers au quartier qui recherchent l'adresse d'un habitant ou d'un commerçant.

De plus en plus, le souci de la protection contre les risques de tremblements de terre et d'incendies conduit les responsables de la politique urbaine à sacrifier ces petites rues et leurs maisons basses en matériaux naturels au profit de larges avenues bordées d'immeubles résistants.

Un des aspects les plus chaleureux de la vie traditionnelle de Tokyo disparaîtra-t-il ? ■

En haut, dans le sanctuaire shinto de Nezu, on célèbre au son de grands tambours, les taiko, la floraison des azalées ; ci-dessus, traditionnel pique-nique sous les cerisiers en fleurs du parc d'Ueno.

1. Isabella Bird, *Unbeaten Tracks in Japan*, Charles E. Tuttle Co., Tokyo 1973.
2. Augustin Berque, *Vivre l'espace au Japon*, P.U.F., Paris 1982.

En remontant la Séptima

PAR ANNE BERTY

LA *Carrera Séptima*, plus familièrement la *Séptima*, la Septième avenue à Bogotá, est l'axe le plus fréquenté de la capitale colombienne. Il résume à lui seul toute la personnalité — histoire, culture et vie quotidienne — de la ville, fondée en 1537 par l'Espagnol Gonzalo Jiménez de Quesada.

Cette artère immense (30 km) reliant le nord résidentiel le plus riche au sud populaire le plus pauvre est aussi un gigantesque témoin social et économique, à la mesure de cette agglomération de quatre millions et demi d'habitants, distendue par l'explosion urbaine des quarante dernières années.

De la Place Bolívar au vieux quartier de *La Candelaria*

Une telle voie n'est pas faite pour le piéton et la densité de la circulation automobile décourage la flânerie, mais dans les quartiers de la vieille ville, la Santa Fé coloniale, elle conserve une dimension humaine. La *Séptima* unit à cet endroit la Place Bolívar au quartier de *La Candelaria*, dont les demeures patriciennes, soigneusement restaurées, rappellent le temps de l'ancien Royaume de Nouvelle-Grenade.

La Place Bolívar, ou *Plaza Mayor*, reste le cœur de la vie civile, politique et religieuse de la cité. Aux quatre points cardinaux du vaste carré minéral, expression sévère de l'urbanisme colonial, se répendent les quatre fonctions essentielles de la vie publique : le Capitole, la Mairie, le Palais de justice et la Cathédrale.

Cet ensemble architectural, réunissant tous les styles et toutes les époques a été le théâtre de grands événements historiques : manifestations glorieuses comme la Déclaration d'Indépendance du 20 juillet 1810, ou la célébration des victoires de Simón Bolívar ; mais aussi mouvements insurrectionnels, qui ensanglantèrent la nation.

ANNE BERTY, de France, est chargée de mission au Ministère de l'équipement et du logement pour des actions relatives à la qualité de l'habitat social. Auteur de *Architectures colombiennes* (Le Moniteur, Paris 1980), elle a été aussi co-auteur d'une exposition sur le même thème organisée en 1980 au Centre de création industrielle (C.C.I.) du Centre Georges-Pompidou.

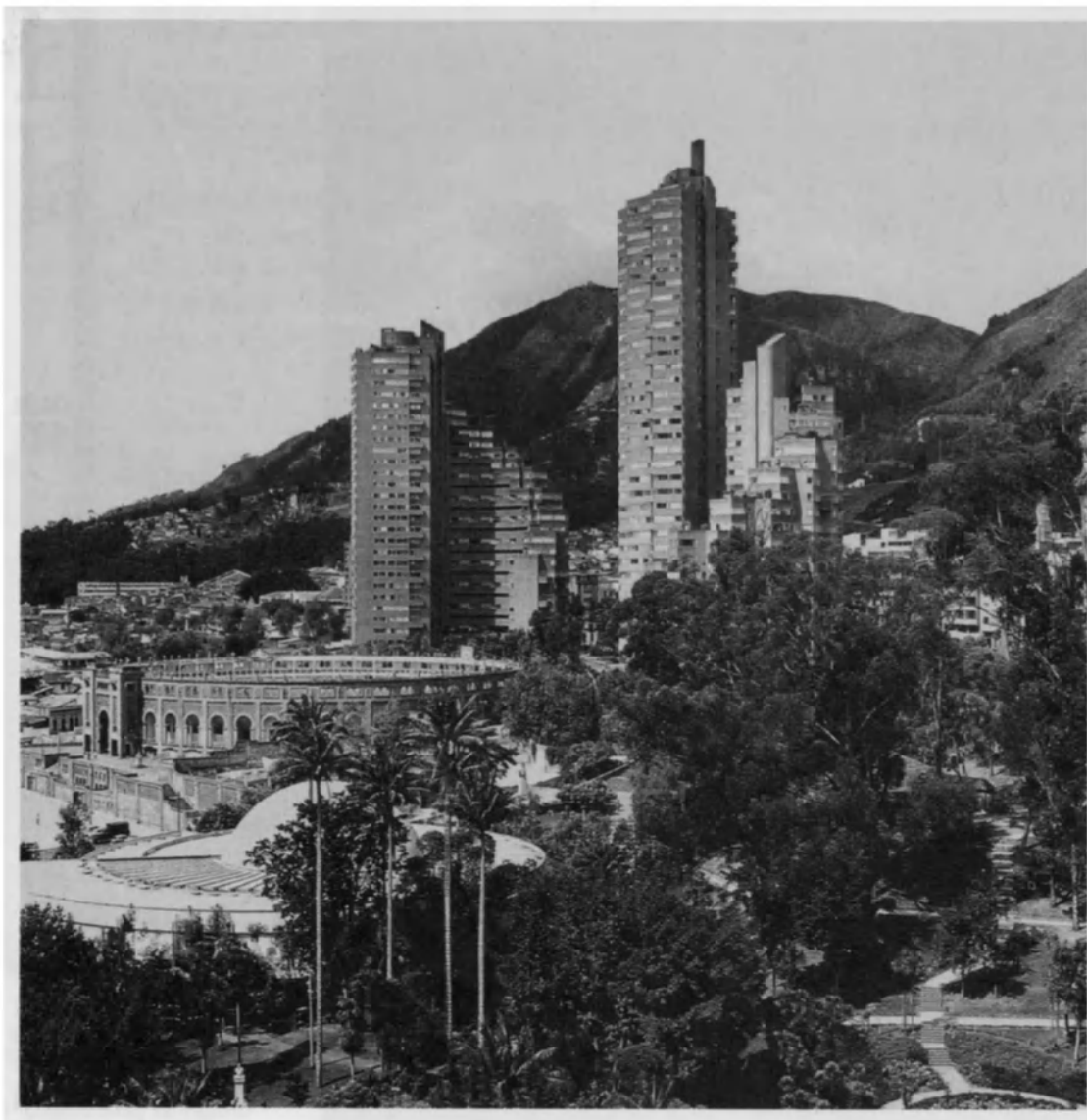


LA MÉMOIRE DES RUES

BOGOTÁ



Vue panoramique de la Carrera Séptima. Sur ses 30 km, se succèdent les vestiges du passé colonial et les réalisations les plus audacieuses de l'architecture moderne. Ci-dessus, le secteur commercial de la Séptima.



Les tours du parc de l'Indépendance dues à l'architecte Rogelio Salmons (1968-1972).

Dans son quadrillage de rues étroites et de *manzanas* (îlots) à la géométrie régulière, le quartier de la *Candelaria*, a été longtemps négligé et déprécié avant d'être reconquis par les intellectuels, les artistes et les institutions culturelles. La *manzana*, en principe carrée et subdivisée en longues parcelles uniformément rectangulaires — les *solares* — ne révèle rien de ses espaces intérieurs. Son aspect extérieur, généralement austère et anonyme, renforce encore l'introversion fondamentale des édifices qui la composent.

Les maisons ne présentent à la rue que des ouvertures parcimonieuses, masquées de beaux balcons de bois ajouré ou de claustras ornementales. La vie domestique est ainsi protégée des regards extérieurs, mais aussi des perspectives trop ouvertes qui nuiraient à son intimité. Elle s'organise autour du patio central, cerné d'arcades et de galeries, qui commande toute la circulation interne ainsi qu'une partie de l'éclairage des pièces.

La décoration des sols, les boiseries raffinées des galeries, les jardins clos de hauts murs de pisé blanchis à la chaux, la présence de plantes et de fleurs dans toute la maison, créent, au plus secret de la ville, un cadre harmonieux et reposant.

Ce beau damier de la *Candelaria* vient buter



Demeures patriciennes de l'époque coloniale dans le quartier de La Candelaria.



sur les contreforts de la Cordillère orientale, frontière naturelle de la *sabana*, la « savane » de Bogotá, site grandiose où s'étend la capitale. La proximité de la montagne et des quartiers populaires du sud donne à cette partie de la ville une animation pittoresque, spectacle anachronique en plein centre de la métropole, à quelques *cuadras* (pâtés de maisons) du palais présidentiel et de quelques hauts lieux culturels et touristiques. Le passage d'ânes chargés de branches d'eucalyptus, de bûchettes de bois, de fleurs ou d'autres produits, rappelle que Bogotá reste une agglomération grossie immodérément par l'exode rural où tentent de survivre des milliers de paysans devenus citadins.

Chicha et agua de panela

Une multitude de petites boutiques et d'ateliers d'artisans entretient la vie du quartier. Très fréquentées, elles égayent la solennité des demeures coloniales et perpétuent d'anciennes traditions. Ainsi, l'enseigne d'une *cerveceria* au fond d'un patio rappelle les débits de bière ou de *chicha* (bière de maïs) que maintenaient les familles aristocratiques au rez-de-chaussée de leur maison à l'époque de la Colonie et de l'Indépendance. Plus

*Place Bolívar,
la cathédrale se détache
sur les contreforts
de la cordillère orientale.*

loin, on trouve l'une des dernières *aguadepaneleria*, où l'usage voulait que l'on servît une boisson sucrée et teintée par la *panela*, le pain de sucre de canne brut, ainsi que le réputé *chocolate santafereño*. Partout, se succèdent les négoce les plus divers : librairies minuscules, antiquaires, ébénistes, cordonniers, tailleurs, et quantité d'autres échoppes de petits artisans.

En revenant sur la *Séptima* pour traverser la Place Bolívar en direction du Nord, les images villageoises le cèdent aux emblèmes de la ville moderne : tours de verre et gratte-ciel en béton. D'un bout à l'autre de l'avenue, sur un même trottoir, c'est un saisissant face-à-face entre les restes d'un passé encore proche et les signes les plus agressifs de la modernité.

L'itinéraire se poursuit, ponctué d'émotions contradictoires, à l'image du Bogotá d'aujourd'hui : une superbe tour de style international, un petit hameau à l'ambiance très victorienne, un édifice habilement inspiré du Bauhaus... Sans omettre une des œuvre les plus accomplies de la nouvelle architecture colombienne, les Tours du Parc, construites par Rogelio Salmons en 1968-1972 dans le Parc de l'Indépendance. La lumière, la végétation et l'élan des reliefs y sont exaltés dans un contrepoint savant. ■

Des rues aux couleurs du présent

PAR PHILIPPE HAERINGER

LES rues des villes d'Afrique, à l'image de ce continent aux cultures et aux climats variés, sont très contrastées. Certaines, sablonneuses, sont bordées de clôtures végétales et d'arbres — manguiers, avocats, palmiers, papayers — qui dissimulent des cases aux toits pentus. D'autres marient les couleurs chaudes de la latérite du sol au torchis d'argile et de paille des maisons au toit plat, tournées vers leur cour intérieure. Dans d'autres encore, dominant les maisons en « carabottes » — planches éclatées souvent assemblées dans le style des cottages anglais ; peintes d'un blanc colonial, elles s'ouvrent sur des vérandas et d'héroïques pelouses. D'autres enfin forment une enfilade de façades, hautes ou basses, de maisons en ciment souvent inachevées, masquant des cours locatives surpeuplées.

Ce sont ces dernières qui donnent son visage à Abidjan, métropole portuaire de deux à trois millions d'habitants (cent fois plus qu'il y a cinquante ans), ou, du moins, à ses quartiers populaires — en particulier au « vieux » quartier de Treichville (loti en 1930), à celui de Koumassi (1950) et à l'énorme banlieue d'Abobo qui explosa littéralement vers 1970. Les habitations, stéréotypées, disgracieuses et sèchement fonctionnelles, y sont partout les mêmes. La politique foncière et urbaine, la rapidité de la croissance démographique et de l'expansion économique ont fait de l'Abidjanais essentiellement un locataire. Toutes ces maisons, ces « cours », sont des immeubles de rapport.

Jeu de dames et dames en pagne

Sur ce fond architectural un peu terne, aggravé par l'éternel problème de la voirie (bien qu'un important effort public ait été consenti à cet égard ces dernières années), les rues de Treichville, de Koumassi et d'Abobo, souvent raviniées,

boueuses, sales, sont néanmoins — est-il besoin de le préciser ? — débordantes de vie, de chaleur humaine. Ces rues sans histoire et généralement sans nom (au mieux elles ont un numéro), vivent intensément au présent.

C'est devenu un lieu commun que d'évoquer la chaude exubérance des foules dans les rues ou les marchés africains, avec l'extraordinaire polychromie des pagnes féminins. Cette animation, on le sait moins, règne jusque dans les rues les moins passantes. Il n'y a pas de rues mortes.

A quoi cela est-il dû ? D'abord à la démographie : les cours sont pleines d'enfants, qui font de la rue leur terrain de jeu après l'école. Ensuite, à la nature même de cet habitat, locatif et collectif, où les logements se réduisent à de simples cellules ; la vie domestique s'ouvre donc sur la rue, sur le voisinage. Jeux d'enfants, on l'a vu, mais aussi jeux d'adultes : ludo, dames ou « awelé » font vivre la rue africaine au rythme des parties à deux ou des tournois de quartiers. Ces jeux occupent une place importante dans les loisirs des Abidjanais. Dans telle rue d'Abobo, on trouve une « école de jeu de dames », dans telle autre, un menuisier spécialisé dans les tables de baby-foot, un jeu qui se répand depuis quelques années devant les petits bars, mais auquel on s'adonne aussi à l'entrée de certaines cours.

Ces loisirs sont l'apanage des hommes. Mais l'autre sexe occupe encore plus la rue : marchandes de pacotille, friteuses de beignets ou de bananes, grils à maïs, petits commerces des ménagères ou des jeunes filles qui ne veulent ou ne peuvent pas s'éloigner de chez elles. Sans oublier les points d'eau : il n'y a plus de bornes-fontaines à Abidjan, mais çà et là des points de vente privés, sous forme de becs hauts perchés pour que les femmes n'aient pas à descendre leur seau de dessus leur tête. Non loin se tiennent les charbonniers, quotidiennement sollicités pour une cuisine



LA MÉMOIRE DES RUES

ABIDJAN



*Le marché du quartier de
Treichville.*



De haut en bas : un photographe de quartier.

L'extraordinaire polychromie des pagnes féminins.

Les ateliers d'Abidjan, comme cette petite fabrique de tricots, s'ouvrent largement sur la rue.

La boutique du coin de la rue, qui comporte en outre un point de vente d'eau.

toujours faite au charbon de bois ou au bois. A quelques pas se trouve la « boutique », minuscule bazar où l'on s'approvisionne en allumettes, savon, concentré de tomate ou huile. Mais c'est sur le marché du quartier que les femmes vont chercher, tous les jours, légumes, viandes ou poissons.

Calligraphes et petits métiers

Abidjan connaît depuis quelques années une véritable explosion de petits métiers artisanaux, d'activités de service et de commerces. Une conjoncture de crise a accéléré une tendance naturelle à la diversification de l'économie. Des métiers concentrés jusque-là sur les grandes artères tendent à se diffuser dans le tissu urbain. Parallèlement, leur affichage devient plus accrocheur. Spécialistes de l'enseigne et de la pancarte, les « calligraphes » font fureur. L'art de la vitrine se développe. De nouveaux métiers, de nouveaux services apparaissent et prospèrent.

Ainsi, les couturières auparavant regroupées sur les marchés ou discrètement installées au fond des cours, ouvrent aujourd'hui dans les rues des boutiques de prêt-à-porter aux devantures attrayantes. Tout aussi frappante est la soudaine multiplication des cabines téléphoniques privées, souvent associées à un service de photocopie, de dactylographie rapide, de plastification de papiers d'identité. Elles voisinent avec de petits bureaux de conseil juridique et fiscal, de minuscules agences immobilières, toutes choses inconnues naguère dans les quartiers. Non moins remarquable est la prolifération des infirmeries privées et autres officines de santé ; les guérisseurs eux-mêmes ouvrent des « cliniques ». Même nouveauté dans le domaine de l'éducation, où l'initiative privée vole au secours des pouvoirs publics : dans les rues d'Abobo, les panneaux se succèdent, annonçant jardins d'enfants, cours primaires et secondaires, cours du soir et ateliers d'apprentissage.

La liste des métiers qui animent la rue africaine est longue : petits restaurateurs et « mamyfoutou » (vendeuses de foutou, plat de bananes ou d'ignames), coiffeurs et tresseuses, photographes, tailleurs, cordonniers, « docteurs » de montres, mécaniciens, électriciens-garagistes, carrossiers et soudeurs, briquetiers, ferronniers, plombiers, vitriers et ébénistes, spécialistes du ventilateur ou de la clé-minute, et bien d'autres encore.

Par delà la rue, le groupe

Cette animation corrige grandement l'anonymat de la trame et du bâti urbain. Elle établit une hiérarchie des rues et leur donne une âme. Elle multiplie les points de repère : telle enseigne plus frappante peut servir à désigner une rue dans l'usage populaire : on aura ainsi une rue Tante Solange ou une rue Symphonie Bar. Mais tout cela évolue rapidement. Les Abidjanais vivent



PHILIPPE HAERINGER, de France, est directeur de recherche à l'Institut français de recherche scientifique pour le développement et la coopération. Depuis 1988, il anime le groupe « Mégapoles », dont l'objectif est d'expérimenter des méthodes de comparaison des modèles d'urbanisation dans le monde. Il a publié entre autres *Abidjan au cœur de la rue* (ORSTOM, Paris 1983) et, en 1988, *L'explosion de l'offre artisanale à Abidjan et ses relations avec la récession économique (1980-1985)*.



dans le présent. Où la nostalgie trouverait-elle sa source ?

Certes, on rencontre dans le vieux Treichville des propriétaires qui regrettent l'époque où ils étaient les premiers arrivants. Cet état d'esprit se retrouve à Koumassi ou à Abobo, mais il est loin d'être partagé par la masse de leurs habitants actuels. Seuls quelques noms de lieux évoquent encore un repère des premiers temps (quartiers Avocatier, Derrière-les-Rails, Sans-Fil, par référence à un gros arbre, une voie ferrée, un relais de TSF), le nom du propriétaire foncier ou de la communauté villageoise qui prit l'initiative du lotissement (Ayébi, Agnissankoi, etc.).

Il est difficile pour les citadins de s'identifier à un environnement aussi peu différencié et aussi récent, au peuplement fulgurant et au logement essentiellement locatif, avec la mobilité résidentielle que cela implique. Pourtant, au-delà des appartenances ethniques toujours vivantes, s'établissent des relations de proximité — plus étendues encore que des relations de voisinage. Le quartier, voire l'arrondissement (aujourd'hui érigé en commune), supplante la rue. La vie associative ou de groupe, qu'elle soit orientée vers le sport, le jeu ou la musique, l'épargne ou l'invest-

tissement, le corporatisme, la vie religieuse ou le militantisme politique, se situe principalement à ce niveau, déterminé par l'échelle de l'agglomération elle-même.

Ainsi se crée une sorte de patriotisme de quartier. Les habitants se mobilisent contre une menace d'éviction, même si cela ne suffit pas à arrêter les bulldozers, ou pour réclamer un équipement. Mais ces initiatives ne vont jamais bien loin. Il fut un temps où les pouvoirs publics et les organismes internationaux espéraient que les citadins d'Afrique prendraient en main l'aménagement et l'entretien de leurs rues, mais ces espoirs ont été balayés par l'explosion urbaine.

La voirie et les aménagements d'infrastructure restent donc du ressort des pouvoirs publics. Ceux-ci, néanmoins, ne peuvent que se réjouir de la remarquable vigueur des petits métiers de service et de la non moins remarquable disposition des habitants d'Abidjan, originaires des quatre coins de l'Afrique occidentale, à faire vivre leur ville, à s'y rencontrer et à y cohabiter dans une relative harmonie malgré leurs différences.

Même lorsqu'elles sont boueuses, les rues populaires d'Abidjan remplissent leur contrat social et méritent qu'on s'y attarde. ■

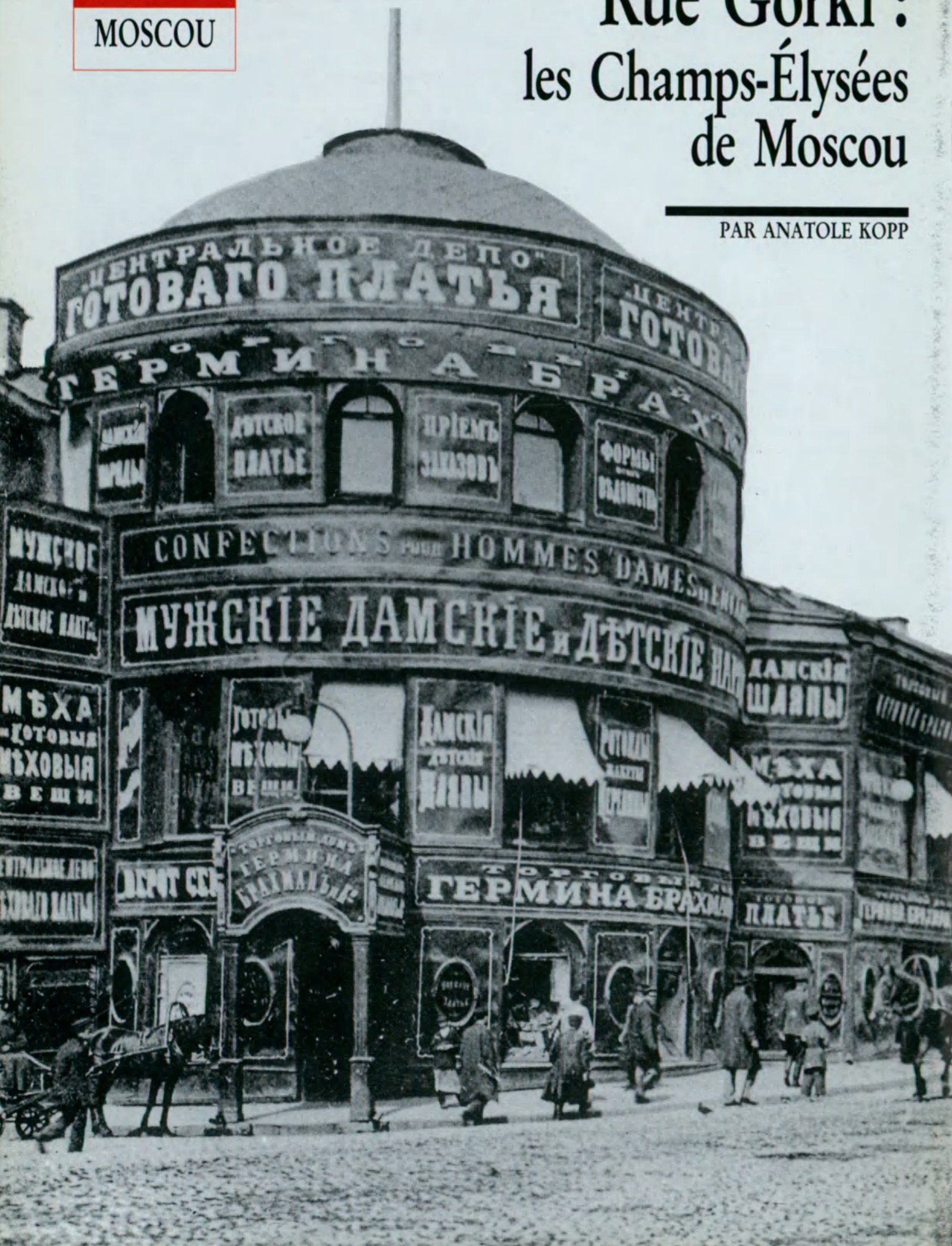
La cuisine de ce petit restaurant est faite dans la rue pour attirer le passant. On y sert des plats typiques, dont le foutou.

LA MÉMOIRE DES RUES

MOSCOU

Rue Gorki : les Champs-Élysées de Moscou

PAR ANATOLE KOPP



A Moscou, la rue Gorki est révélatrice du changement qu'a connu la capitale ces cinquante dernières années. Son ancien nom — rue Tverskaïa — lui vient de Tver. Cette ville, l'une des plus anciennes de Russie, entretenait avec Moscou des échanges commerciaux dont l'axe principal était la Tverskaïa. L'une des artères les plus animées de la ville, la Tverskaïa est à l'époque riche en commerces de luxe aux enseignes écrites aussi bien en français qu'en russe. Elle sera la première à connaître les embouteillages : sur les photographies du début du siècle, on peut voir, mêlées aux voitures attelées et aux tramways, les premières automobiles importées en Russie.

Malgré son importance commerciale, la Tverskaïa reste une rue étroite et tortueuse, à l'image de la plupart des rues de Moscou qui, bien que comptant deux millions d'habitants au milieu des années vingt, ressemble alors plus à un « grand village » qu'à la métropole qu'elle est appelée à devenir. Ce grand village est manifestement mal adapté à ses nouvelles fonctions de capitale de l'Union soviétique. Aussi, dès le lendemain de la Révolution, on multipliera les études et les plans d'urbanisme, depuis le premier, resté à l'état de projet, qui faisait de Moscou une sorte de forum

romain, jusqu'à celui de 1935, dont certains éléments sont toujours en vigueur, et qui s'articulait autour de la Tverskaïa, rebaptisée rue Gorki.

Le réalisme socialiste en architecture

Le plan de 1935, dit « Plan de reconstruction de Moscou », vise à en faire « une ville communiste exemplaire ». Il mettra un terme aux discussions, souvent houleuses, qui opposent les partisans d'une décentralisation urbaine modérée et ceux d'une décentralisation totale. Il confirme la structure concentrique de Moscou — contestée par les modernistes — et fait de la rue Gorki l'artère « exemplaire ». La direction du projet sera confiée à Arkadi Mordvinov. C'est lui qui, dans la bataille idéologique du début des années trente, fit triompher la thèse du « réalisme socialiste en architecture » sur celles des « constructivistes », adeptes d'une architecture moderne proche de celle de Le Corbusier ou de l'école allemande du Bauhaus.

Dans la pratique, l'opération consiste surtout à élargir la rue Gorki et à redresser son tracé. De nombreux bâtiments jugés sans intérêt seront démolis et remplacés par des ouvrages plus impo-

*L'ancienne rue Tverskaïa
au début du siècle.*





Sculpture plus grande que nature d'un couple de travailleurs d'une ferme collective.

A gauche, la rue Gorki, une des artères les plus animées de Moscou, siège du bâtiment du Télégraphe.

sants, dans le nouveau style officiel : un mélange de Renaissance italienne et d'Empire russe. Les autres seront séparés de leurs fondations, montés sur des vérins et transportés sur un assemblage de rails de chemin de fer jusqu'à leurs nouveaux emplacements. A la veille de la Seconde Guerre mondiale, la rue Gorki a pris l'aspect qu'on lui connaît aujourd'hui. On l'appelle « les Champs-Elysées de Moscou ».

Gastronom N°1

En la remontant vers le nord, de la Perspective Marx au siège du Soviet de Moscou, c'est tout un pan de l'histoire de la ville qui défile. Dans l'hôtel National, au style typiquement fin de siècle, seront installés les membres du gouvernement soviétique et leurs familles lorsque Moscou sera promue capitale de l'URSS. L'annexe, construite il y a une quinzaine d'année à quelques mètres du vieux bâtiment, plus haute, rompt la ligne des toitures fixée dans les années trente. L'ancien



hôtel Lux logera pendant les années d'avant-guerre les militants et les fonctionnaires du Komintern jusqu'à la dissolution de la Troisième internationale en 1943. Plus loin, on longe les vitrines tarabiscotées du « Gastronom N°1 », l'épicerie fine d'avant la Révolution, où le caviar de la Caspienne côtoyait le foie gras de France. Son patron, Elisseiev, émigrera à Paris.

On parvient ainsi à une grande place rectangulaire. Du côté de la rue Gorki, elle est fermée par le siège du Soviet de Moscou, un bâtiment construit au 18^e siècle sur les plans du grand architecte russe Matvei F. Kazakov. En face, se dresse l'Institut Marx, Engels et Lénine (1926) ; son style dépouillé se rattache aux débuts du modernisme en Union soviétique. Avec le bâtiment du Télégraphe, également rue Gorki, c'est un des édifices dont l'achèvement coïncidera avec le dixième anniversaire de la Révolution.

La place abrite deux monuments historiques : une statue du prince Iouri Dolgoruki, fondateur mythique de la ville, et le siège du journal *Izvestias*

L'Hôtel de ville. Au premier plan, la statue du prince Iouri Dolgoruki, fondateur de Moscou.

ANATOLE KOPP, architecte, est professeur émérite à l'université de Paris VIII. Grand connaisseur de l'architecture moderne et, en particulier, de l'architecture soviétique, il a publié, entre autres ouvrages, *Ville et révolution* (Anthropos, Paris 1967) et *Quand le moderne n'était pas un style mais une cause* (École nationale supérieure des beaux-Arts, Paris 1988). Son *Histoire de l'architecture soviétique, 1918-1980* doit paraître en 1990 (éd. Picard, Paris).

(Les Nouvelles). L'immeuble a été construit vers la fin des années vingt dans un style résolument moderne : ses vitrines présentaient des photos, des graphiques et des montages annonceurs des « Temps nouveaux ».

Bâtiments anciens et ouvrages modernes restent toutefois l'exception. L'ensemble de la rue Gorki est l'œuvre d'Arkadi Mordvinov et de son équipe. Plus que tout autre ensemble moscovite, elle reflète une période architecturale révolue. C'est le triomphe du « Réalisme socialiste en architecture », avec ses colonnades et ses corniches s'inspirant, à travers les palais de Léninegrad, du classicisme italien et de la Renaissance.

Mais les statues qui se dressent au sommet de ces édifices ne représentent pas les divinités de la mythologie gréco-romaine. Ce sont les héros, réels ou imaginaires, des premiers plans quinquennaux. Ouvriers, paysans et soldats de l'armée rouge montent la garde sur la rue Gorki, témoignage unique d'une époque qui voulut concilier forme architecturale et objectifs sociaux. ■

LA MÉMOIRE DES RUES

LE CAIRE

*Rue couverte dans la
vieille ville*



Cœur fragile

PAR ALAIN BONNAMY

« IL n'y a pas une belle rue au Caire, mais quantité de petites qui font tours et détours, ce qui fait bien connaître que toutes les maisons furent bâties sans aucun dessin, chacun prenant tous les lieux qui lui plaisaient pour construire, sans considérer s'il bouchait une rue ou non. » Ce texte de 1657 serait-il encore d'actualité ?

Dans le Caire de jadis, nul n'est tenu à l'alignement. On achète un terrain ou une maison de l'autre côté de la chaussée. Puis on relie les deux parcelles en s'agrandissant aux dépens de la voie publique. Un grand nombre de rues seront ainsi transformées en impasses. On gagne une cour intérieure où les femmes causent entre elles, vaquent aux tâches ménagères ou surveillent les jeux de leur abondante progéniture. A l'entrée de l'impasse, les chiens montrent les dents aux importuns...

Les rues de l'ombre

D'autres habitudes rétrécissent encore les rues. Entre les balcons à moucharabieh* qui avancent de chaque côté on n'aperçoit plus qu'une mince bande de ciel. Devant les boutiques et les cafés, bancs et estrades sont installés à demeure. Envahissant jusqu'à la cour des mosquées, s'agrippant aux façades des monuments publics ou nichant sous l'enceinte, les marchands et leurs étalages dévorent la chaussée, forçant le passant à de longs détours.

Contre ces pratiques les réactions des autorités seront toujours impuissantes, sauf cas extraordinaire. Un jour, le khalife fatimide Al Hakim, après avoir fait exécuter un grand lustre, désire l'envoyer à la mosquée Amr. Pour lui faire place, on devra détruire les obstacles divers qui encombrant les rues, creuser certaines d'entre elles, renverser des façades et des balcons. Même chose en 1813, lors du mariage de la fille du pacha. Deux jours avant, des agents de police inspectent les rues qu'empruntera le cortège et font abattre les constructions gênantes. La faible largeur des rues ne se justifiait que par l'ombre qu'elle procurait. Mais, loin d'être la raison déterminante, l'ombre n'était le plus souvent qu'une heureuse conséquence des libertés prises avec la chaussée.

Aujourd'hui encore on trouve au Caire deux

principales catégories d'artères : à ciel ouvert ou couvertes. La première est d'une grande variété comme le montre la terminologie. *Zoukak*, c'est l'impasse. *Atfa*, *khaoukha*, c'est la ruelle, sans porte d'accès, sans boutiques, qui débouche sur une rue plus passante souvent par plusieurs marches ou une barrière.

Un labyrinthe de rues

Darb ou *hara*, c'est une rue de quartier fermée par une porte, ayant boutiques mais ne dépassant pas six à huit pieds de large. *Sikka*, à l'origine une allée de palmiers, une rue de village, désignera ensuite la grande rue. *Qasaba*, *tarik*, *chari* sont réservés à des voies particulièrement animées et assez spacieuses où l'on se réunit pour traiter les affaires et se livrer au commerce. D'où le sens de métropole, capitale, qu'a pris *qasaba*.

Il y a aussi *aqaba*, la rue montante, et *hadar*, la rue descendante ; *djisir*, la chaussée élevée au-dessus des eaux de crue, et *souk*, la rue qui regroupe les métiers ou les boutiques d'une spécialité.

Fière de son passé « pharaonique », l'Égypte a refoulé le millénaire d'architecture qui a précédé son ouverture sur l'Europe après l'expédition de Bonaparte. La conservation de ce patrimoine architectural et urbain, jusqu'à ces dernières années, n'intéressait guère les instances dirigeantes. L'urbanisme pratiqué depuis le 19^e siècle a toujours été guidé par un souci de modernité, avec, pour modèle, le Paris haussmannien, puis les États-Unis.

Contrairement à ce qui se passe dans certains pays d'Europe, les édifices n'ont pas changé d'affectation au cours des siècles. Pas un palais, pas une madrasa, pas une mosquée ne sont devenus une mairie, un ministère, une ambassade ou un théâtre. Souvent ils se sont dégradés de manière irréversible. Mais ils commencent à susciter l'intérêt : un service d'archéologie est chargé d'en prendre soin.

Si un sursis est accordé aux « monuments », il n'en va pas de même pour les constructions plus modestes qui constituent pourtant la trame spatiale des rues.

Dans quel état se trouve aujourd'hui cet ancien tissu urbain ? Il y a plus de vingt ans, une enquête l'appréciait ainsi : 6% acceptable, 12,5%

* Grillage en bois permettant de voir sans être vu.



moyen, 36,5% moins qu'acceptable et 45% très mauvais. Depuis, la situation ne s'est pas améliorée. Les trois quarts des édifices du Caire antérieur au 19^e siècle sont profondément détériorés.

Modernisateurs et pasticheurs

Comment y remédier ? Deux partis s'affrontent. Soucieux de rationaliser, de moderniser la vieille ville, les uns prônent l'alignement systématique, la ligne droite et le carrefour, privilégiant ainsi la circulation automobile. On sauvegarderait, comme des sculptures dans la vitrine d'un musée, quelques mosquées et palais. Mais liberté serait laissée aux promoteurs dans ce cadre. C'est la tendance majoritaire.

Les autres, que j'appellerais les « historiens-pasticheurs », considèrent l'intégralité des 400 hec-

tares du secteur ancien comme une zone à sauvegarder. Respectueux du tissu existant, ils entendent restaurer ce qui peut encore l'être et reconstituer ce qui a disparu, sans craindre le pastiche avec ses aléas et ses servitudes.

Cette solution a un double inconvénient. Trop peu désenclavé, le vieux Caire ne retrouverait pas un souffle suffisant. Trop longue et trop coûteuse, cette opération chasserait de surcroît la quasi-totalité des habitants aux revenus modestes ou même moyens.

Alors ? Comment revitaliser le cœur de la ville, dégradé, surpeuplé, sous-équipé pour les nombreux besoins de ses habitants ? Il faudrait, à mon sens, restructurer et rénover en profondeur — avec les perturbations que cela implique pour la population qui y réside. Les commerçants, certains artisans, propriétaires et usagers sont les plus aptes à accepter ces bouleversements. Le

La rue el-Mouski, aux nombreux commerces traditionnels.



La rue el-Mouiz. En haut à droite, la madrasa-mausolée Qalaoun.

Maison ancienne d'une rue proche du vieux quartier de Baab Chariya.



désenclavement aurait pour effet de réinsérer ce secteur dans la centralité urbaine et le prix des terrains, certes, augmenterait beaucoup.

Mais, à ma connaissance, aucune rénovation de ce type, où que ce soit et sous quelque régime politique que ce soit, n'a encore réussi à conserver les populations démunies dans un centre-ville ancien, aussi regrettable et immoral que cela puisse paraître.

Pour un nouvel espace collectif

Le vieux Caire garde un atout précieux : la richesse de ses espaces collectifs où les artisans trouvent un prolongement à leurs échoppes, où commerçants et marchands ambulants déploient leur étal, où les riverains peuvent s'attabler et continuer de vivre. Cette qualité de vie vient de

la grande sociabilité des habitants, de leur convivialité. Mais la configuration de la rue entre aussi pour beaucoup dans cette urbanité. L'absence d'alignement, la ligne constamment brisée que dessine la rue ménage des espaces de transition sans cesse différents entre les flux circulatoires de la rue et de la cour, de l'escalier et de l'immeuble. Tout projet d'urbanisation nouvelle se devra de préserver ce tissu intersticiel, cette symbiose entre espaces ouverts et espaces clos.

Entre l'ordre intégral et le chaos complet, il faut préserver un certain désordre urbain. Comment ? Par un tracé géométrique qui respecte la complexité de l'organisation spatiale. Il se grefferait sur les tissus à conserver, mettant à profit les richesses de l'espace existant, et marierait les nouveaux besoins aux pratiques et usages sociaux les plus vivants. A ce prix peut-être le vieux cœur du Caire battrait-il à nouveau... ■

ALAIN BONNAMY est architecte et réalisateur de films. Il a tourné notamment *Algérie couleurs* (1972), *Cinécité* (1973), *Ali au pays des merveilles* (1976) et, en 1986, *Le Caire, la cité des morts* qui est programmé au cinéma du Musée d'art moderne du Centre Georges-Pompidou dans le cadre de l'exposition internationale d'art contemporain « Magiciens de la Terre » (Paris, Centre G.-Pompidou et grande halle de la Villette, 18 mai-14 août 1989). Son ouvrage, *La cité des morts au Caire* paraîtra prochainement (Kappala, Rome).



LA MÉMOIRE DES RUES

HOUSTON

La route dans la ville

PAR BRIGITTE OUVRY-VIAL

HOUSTON, une ville en trompe-l'œil. Au moins quatre « downtowns », quatre centres urbains, aux tours ultra-modernes. Et puis à perte de vue, sur près de 650 km², un agrégat de quartiers, des plus luxueux aux plus misérables.

Quelle unité de l'un à l'autre ? Des axes plutôt que des rues, tant les *streets* de cette ville répondent mal à ce nom. Même les « rues » Milam ou Louisiana, du centre des affaires, n'en sont guère. Au vrai, il n'y a rien à Houston au-dessous de l'*avenue* ou du *boulevard*.

Dis-moi où tu habites...

Chacune de ces artères, si longue soit-elle, définit un ensemble, une zone urbaine précise, avec son mode de vie et sa spécialité. Montrose, c'est le coin des arts, avec ses musées et ses galeries. Sheperd, c'est celui du train-train quotidien : les mar-



BRIGITTE OUVRY-VIAL,
journaliste et essayiste
française, est l'auteur de
Femmes made in USA
(Autrement, Paris 1984) et
de *Henri Michaux* (La
Manufacture, Lyon 1989).

chands de « bagels » (petits pains ronds), le « Garden Center » (magasin de jardinage), le restaurant barbecue, ses guichets de banque accessibles aux voitures et ses libre-services — même si pour aller de l'un à l'autre on parcourt plusieurs kilomètres. Kirby ou, mieux encore, River Oaks, ce sont les beaux quartiers dont la vastitude silencieuse abrite les superbes villas victoriennes, néo-classiques, coloniales ou ultra-modernes des magnats texans du pétrole, de la finance ou de la politique.



*Le ciel de Houston
embrasé par les rayons
lasers et les feux
d'artifice du concert de
synthétiseur donné par
le compositeur français
Jean-Michel Jarre en
1986 à l'occasion du
Festival annuel des arts.*

Cette délimitation entre quartiers est si forte qu'une adresse tient lieu de carte de visite — de raison sociale. Selon que vous habitez à l'intérieur ou à l'extérieur du *loop* (la première ceinture périphérique), on en sait suffisamment sur votre compte... en banque pour vous juger fréquentable ou non.

Boulevard d'errance pour desperados en chevroléts blancs ou en camionnettes, *highways* (autoroutes) débouchant en plein milieu de la ville où elles se transforment en routes à plusieurs voies aux talus fleuris, en bretelles, en rocade, les « rues » de Houston ne sont qu'un vaste réseau de perdition automobile. Axes de dérivation, carrefours à angle droit ou échangeurs permettent sans cesse de repartir, de fuir vers un ailleurs toujours présent.

Partout et nulle part

Ici, on est partout et on n'est nulle part à cause de ces rues énigmatiques et paradoxales. Enigmatiques car elles ne consistent pas des repères. Dans le quartier des affaires, les adresses sont verticales. On va d'un gratte-ciel à l'autre : de la *Allied Bank Plaza* au *Milam Building* ou à la *Republic Bank*. On s'oriente en fixant les cimes et non les plaques de rues. Les artères ne servent, en effet, que de voies d'accès aux tours de verre et d'acier qui rivalisent de hauteur — un signe extérieur de puissance pour les compagnies dont elles sont le siège. La rue ne tire son intérêt que de la beauté du *building* ou du *skyscraper* qui prend sur elle son élan. En soi elle n'a pas d'existence.

Se perd-on, c'est en vain qu'on cherchera un piéton à qui demander son chemin. C'est même un mystère pour le nouvel arrivant : où sont les gens ? On marche en proie à un vague sentiment de clandestinité. Pourquoi ? Parce qu'on est seul. Sauf quelques malheureux qui attendent interminablement les rares autobus de banlieue, les rues n'ont de vie que par cylindrées interposées. Ou bien n'en ont aucune. Entre les deux grands moments de flux et de reflux, aux heures d'ouverture et de fermeture des bureaux, plus rien. Une tour, une avenue, un parking. Une tour, une avenue, un parking. Encore et encore. Même les grands magasins, faute de clientèle, ferment à l'heure du déjeuner.

Des rues pour l'œil

Ce sont des rues pour l'œil. Des rues qui n'en sont pas, des rues pour dire que c'est une ville. C'est l'idée de la route qui l'emporte. Ce mythe américain se perpétue dans une ville façonnée par la voiture et pour elle. Même les superbes monolithes érigés par les architectes de la prospérité semblent un hommage à cet urbanisme de l'automobile, vertical, sans plan précis, qui évolue selon les fluctuations des marchés du coton ou du pétrole. Ainsi, la tour *Transco*, dernier fleuron de Houston, est-elle conçue comme une sculpture autoroutière.

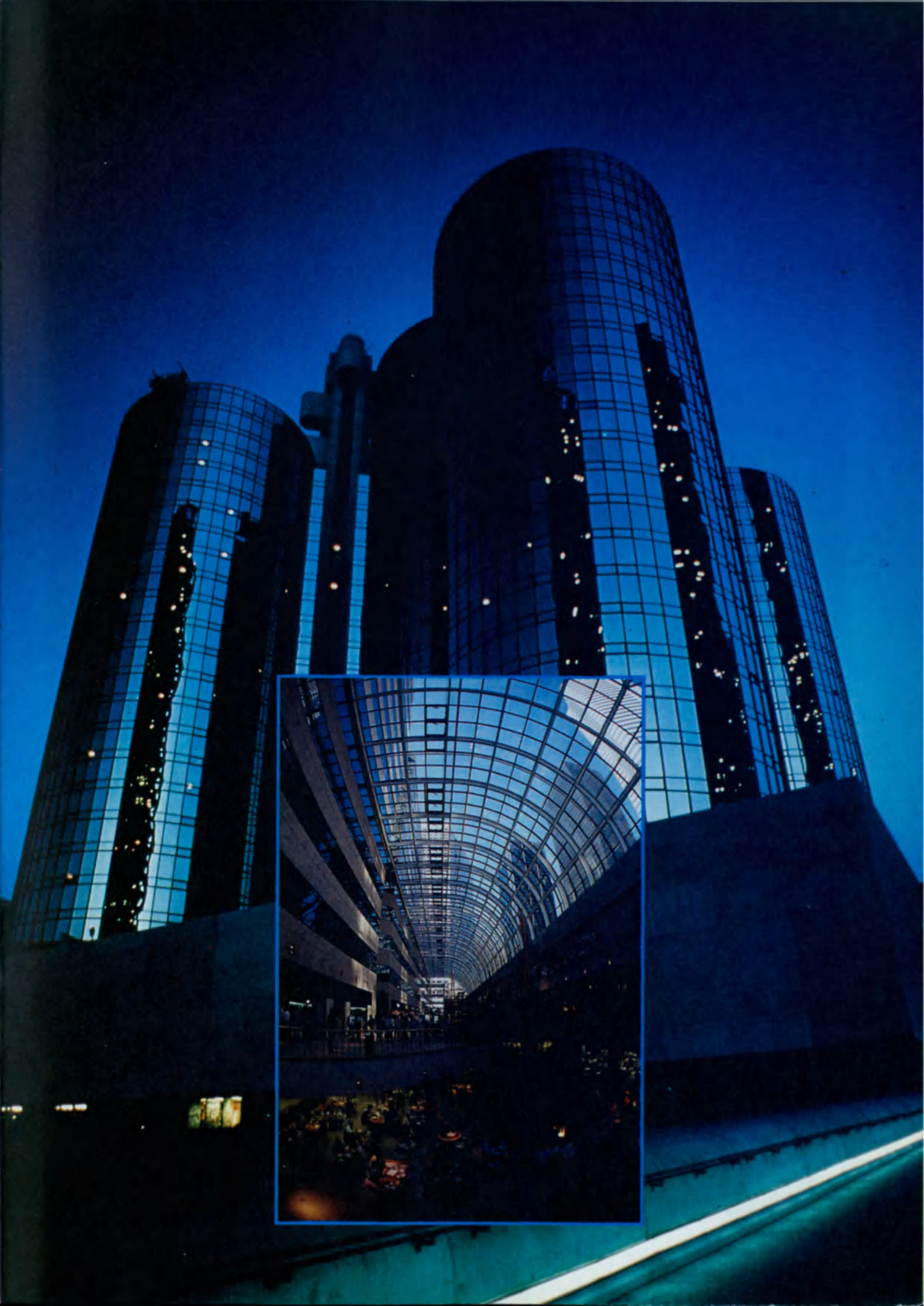
Pour les habitants de cette ville, fourmis en col blanc, ce sont les galeries souterraines qui tiennent lieu de ce qu'à New York, San Francisco ou en Europe on appelle la rue. Ici, climat torride oblige, on passe de sa maison climatisée à sa voiture climatisée pour se rendre dans son bureau climatisé en empruntant des couloirs climatisés sous les gratte-ciel. Ce sont les galeries marchandes situées dans ces couloirs, avec leurs boutiques, leurs restaurants, leurs marchands de journaux, qui reproduisent l'animation habituelle de la rue.

Dans cette ville sans véritable centre, les rues apparaissent ainsi comme de pures fictions tracées au hasard. Tandis que le sous-sol domestiqué monopolise la vie urbaine, aux rues du dehors on abandonne le peu qui reste de nature. Une nature de science-fiction, toute d'acier, où résonnent soudain les cris insolites des oiseaux de marais qui ont investi un des rares arbres épargnés sur un bas-côté par la coulée de béton. ■

PAGE PRÉCÉDENTE

*Allen Parkway et
Allen Center, en plein
centre de Houston.*

*Les grandes tours du
centre-ville
communiquent par un
réseau souterrain et
climatisé de galeries
marchandes.*



Métamorphoses de la rue Liulichang

PAR PIERRE CLÉMENT

A Beijing, le visiteur avance dans de larges avenues où il a du mal à se reconnaître. Il cherche en vain l'animation, l'urbanité des petites rues commerçantes. Poursuivant son errance d'abscisse en ordonnée, tel le curseur d'un jeu électronique, il va du nord au sud et d'est en ouest sans pouvoir échapper à ce quadrillage et aux obstacles qu'il dresse à une libre déambulation. Des murs, toujours des murs, ceux de la Cité interdite et de ses quartiers, ceux des maisons et ceux « de l'ombre »*, contraignent ce visiteur à la poésie de l'angle droit.

L'urbaniste moderne a dérangé ce rêve géométrique. Il a tracé dans Beijing des avenues encore plus larges, qui se sont multipliées jusqu'à enserrer la ville dans cinq couronnes concentriques de voies périphériques. A l'ancienne ville horizontale, à son tissu serré de maisons, au vide intérieur des cours et des îlots, se substitue aujourd'hui un vaste chantier de tours dont on cherchera en vain quel ordre urbain il esquisse.

Une image du pouvoir

Beijing est depuis des siècles une ville de représentation du pouvoir. Elle l'était déjà au 13^e siècle sous les Yuan, qui reprirent le modèle carré de l'antique capitale des Zhou. Elle le resta sous les

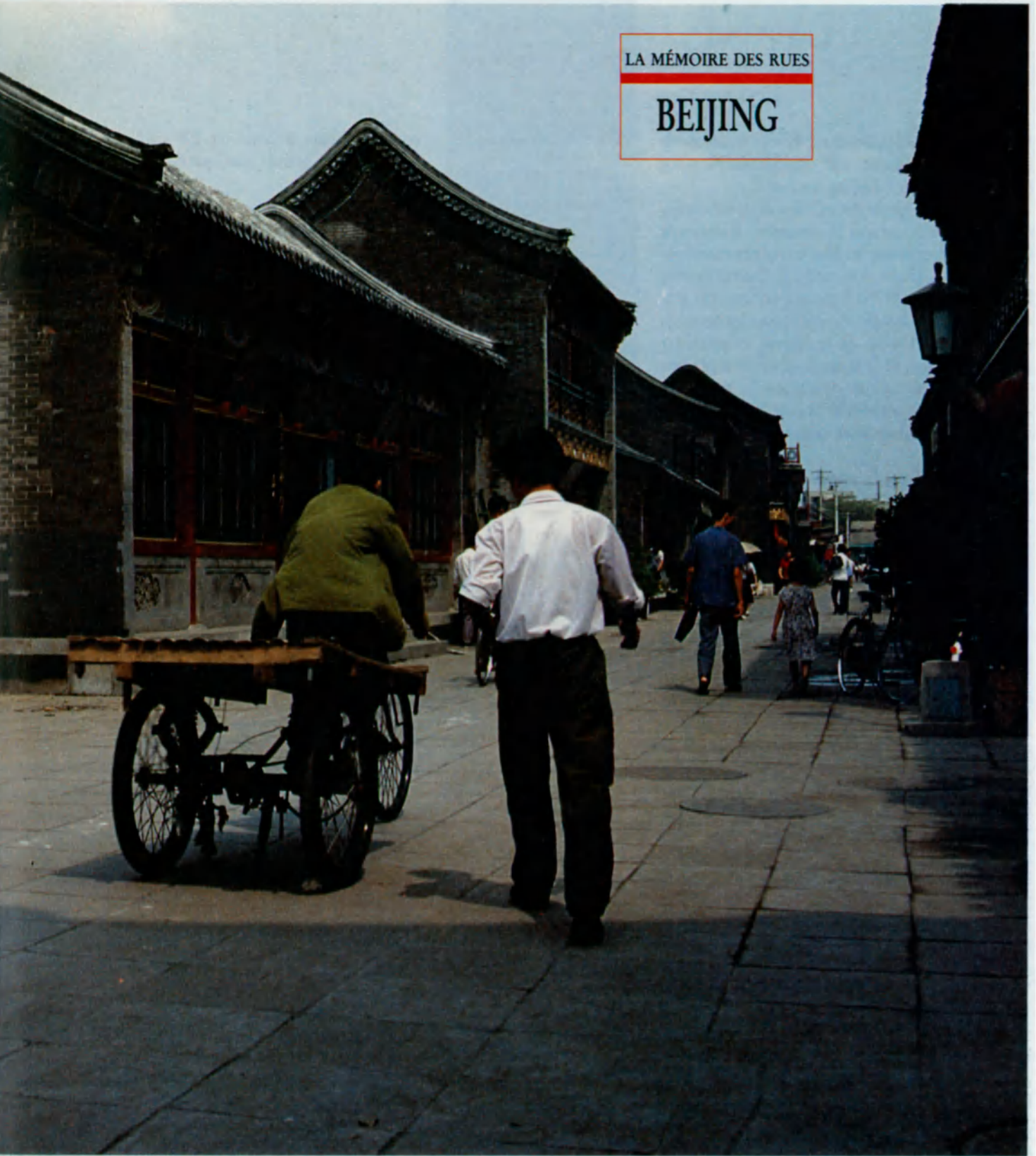
*La rue Liulichang,
pendant les travaux de
reconstruction et après leur
achèvement.*



* Le mur dit « de l'ombre », *yngbi*, situé derrière le portail d'entrée, protège les maisons des mauvais esprits habitués à se déplacer en ligne droite.

LA MÉMOIRE DES RUES

BEIJING



PIERRE CLÉMENT, ethnologue, chargé de mission à l'Institut français d'architecture, est professeur à l'École d'architecture de Paris-Belleville. Auteur de *Architecture du paysage en Extrême-Orient* (École nationale supérieure des Beaux-Arts, Paris 1987), il a traduit en français *La maison chinoise* de Liu Dunzhen (Berger-Levrault, Paris 1980). Il a organisé une exposition sur Beijing à l'Institut français d'architecture et en prépare une autre sur Shanghai.

Ming (14^e-17^e siècle), qui la rebâtirent au 15^e siècle lorsqu'ils ramenèrent leur capitale de Nanjing (Nankin) au sud à Beijing au nord.

Dans l'urbanisme de la Chine septentrionale, on a toujours circonscrit le commerce à une zone précise pour mieux contrôler le flux des marchandises et des hommes. Aujourd'hui, dans la Beijing héritée des Qing (17^e-20^e siècle), ces espaces gravitent autour de la Cité interdite, avec les marchés de l'Est et de l'Ouest, ou se situent à l'extérieur de la ville tartare, dans le prolongement de la place Tian'anmen, au-delà de Qianmen — axe méridional par lequel on rejoint la rue Dashalan, chef-d'œuvre de l'architecture commerciale de la fin du 19^e siècle.

Plus à l'ouest, la rue Liulichang est restée longtemps un témoin intouché de la vie artistique de la dynastie des Qing aux 18^e et 19^e siècles jusqu'à ce qu'elle devienne, ces dernières années, le chantier d'une opération de reconstitution pour le moins originale.

Liulichangjie, la « rue de la fabrique de tuiles vernissées », tire son nom d'une fabrique impériale installée sur cet emplacement au début de la dynastie des Ming, pour fournir les très nombreux matériaux (briques, tuiles vernissées, décors de toiture et de fenêtre) qu'exigeait la construction du palais impérial lors du transfert de la capitale à Beijing. Cet établissement sera détruit à la fin des Qing. Mais le quartier est devenu entre-temps le Saint-Germain-des-Prés chinois. Quartier des libraires et des livres, il attire imprimeurs, marchands de fournitures pour lettrés (papier, pinceaux, encre, pierres à encre, sceaux), vendeurs de calligraphies et de peintures, relieurs et antiquaires. Il sera le rendez-vous des artistes, des lettrés et des étrangers qui se pressent dans ses quelque deux cents boutiques.

Une vitrine pour touristes

Comme tout le tissu traditionnel de Beijing, ce quartier de la rue Liulichang était fait de maisons basses à ossature de bois, aux murs de briques grises et au toit de tuiles de la même couleur, qui s'ouvraient sur une cour intérieure entourée de boiseries sculptées. Certes, il s'était beaucoup dégradé. Mais plutôt que de le rénover en préservant la trame ancienne, on a préféré le raser pour entreprendre une reconstitution où s'allient matériaux modernes et techniques traditionnelles, désir de nouveauté et souci archéologique.

Le projet, associant comme maîtres d'œuvre la municipalité de Beijing, propriétaire du terrain, et le ministère de la Culture, a démarré en 1978. La première tranche de travaux prévoyait la reconstruction de cinquante-quatre magasins d'art et d'antiquités. Seule une maison récente (1920)

et une maison à cour du 19^e siècle occupant l'arrière d'une grande boutique de calligraphie ont été préservées.

Permanence des modèles

L'Occident a acquis, fort tardivement, le respect de la vieille pierre, du matériau originel et de son authenticité. Mais en Extrême-Orient, que ce soit au Japon, en Corée ou en Chine, on a, de tout temps, périodiquement reconstruit les édifices prestigieux faits de matériaux périssables. Si on n'hésite pas à moderniser ceux-ci, on garde les techniques et on perpétue les formes — la permanence des modèles prime tout le reste.

Dans le cas de la rue Liulichang, les architectes fouillent l'histoire, accumulent références et documents historiques pour dessiner des bâtiments de la fin de la dynastie des Qing. Ils utilisent largement le béton dans les structures — poteaux et poutres —, mais tout est caché par l'opulente décoration de briques, de tuiles, de bois sculpté, de peintures, de laques et de dorures, pour lesquels on a mobilisé tous les spécialistes de la région. La reconstitution est soignée, luxueuse, et si la décoration est encore rutilante, la patine du temps atténuera l'éclat des peintures fraîches. La première tranche de travaux représente un investissement de l'ordre de vingt millions de yuan — effort financier qui témoigne du prestige de l'opération aux yeux des autorités chinoises.

Cette première phase est désormais achevée. La nouvelle Liulichang, baptisée « rue de la Culture », a ouvert aux touristes ses cinquante-quatre boutiques de souvenirs, d'artisanat, d'antiquités, de livres anciens, de papiers, pinceaux et peintures. Les urbanistes chinois en ont tiré les premières leçons et les habitants de Beijing leurs premières déceptions. La reconstitution n'a porté, en effet, que sur la façade du quartier, sur son épiderme, tranché au bulldozer, et n'a pas pris en compte son épaisseur, son authenticité, ses caractéristiques d'ensemble et les conditions de son développement. Meurtrie, la rue perd sa mémoire et la vie qui l'irrigue à l'arrière ne transparait plus. Aussi, un urbaniste chinois, Chen Zhanxiang, a-t-il proposé de tirer la leçon de l'expérience en y voyant une erreur historique à éviter à l'avenir.

Sera-t-il écouté ? Des chantiers similaires ont entre-temps surgi dans d'autres grandes villes. A Xi'an, c'est une rue dans le style des T'ang (7^e-10^e siècle) qu'on a « recréée ». A Kaifeng, à Tianjin, les rénovations « à l'ancienne » sont également chose faite. Le mouvement se propage au-delà des frontières chinoises. A Paris, au confluent de la Seine et de la Marne, un projet de cité chinoise sur le même modèle sort déjà des cartons... ■



Paysages parisiens

PAR ANNE-MARIE CHÂTELET

CONNaissez-vous les rues de Paris ? Certaines célèbrent une enseigne jadis réputée : la rue du Renard, ou la rue du Chat-qui-Pêche. D'autres portent des noms champêtres, comme la rue du Chemin-Vert, qui serpentait autrefois entre les jardins maraîchers, ou la rue des Belles-Feuilles, que l'on apercevait par-dessus le mur d'un ancien parc. D'autres encore évoquent de petits métiers, comme la rue de la Lingerie et la rue du Rouet, ou rappellent des faits anciens : on traversait la Seine par le bac au bout de la rue du même nom, sur la place des Grès s'entassaient les pavés, un crucifix se dressait à l'extrémité de la rue de la Croix-Nivert, ainsi qu'au carrefour de la Croix-Rouge et à la rue Croix-des-Petits-Champs.

Noms de rues, noms de personnes

Il y a aussi la cohorte des rues qui célèbrent une personnalité. Des propriétaires n'ont pas hésité à donner jadis leur patronyme à la voie qui traverse leur terrain : rue Beauvils ou rue Baudelique. Ou la municipalité a rendu hommage à ceux qui l'ont servie, comme l'a fait l'ancienne commune de Vaugirard en donnant à la rue Fondary le nom d'un de ses anciens maires. Le plus souvent le renom du personnage suffit à justifier l'appellation. Les amateurs d'architecture trouveront une rue Théodore-Ballu, une rue Auguste-Perret ou une rue Mallet-Stevens...

Avec ses bâtiments blancs aux baies à fleur de peau, le jeu de ses volumes et ses toits en terrasses, cette petite voie du 16^e arrondissement due au grand architecte français est d'une écriture très moderne. Ouverte en 1927, elle était constituée de cinq villas et d'une maison de gardien. Grignoté par la spéculation, ce chef-d'œuvre est aujourd'hui en péril.

Bien d'autres sanctuaires architecturaux donnent à Paris sa figure caractéristique, comme la rue de Rivoli. Fascinante par sa régularité et sa retenue toute classique, elle déroule, du palais du Louvre à la place de la Concorde, plus de trois cents arcades identiques, scandées, la nuit, par les points lumineux des suspensions. La similitude de ces façades en pierre de taille lui donne un style à la fois majestueux et impersonnel. Ce tracé et cet aspect furent voulus, à la fin du 18^e siècle, lors du réaménagement du quartier des Tuileries, par les architectes Pierre François Léonard Fontaine (1762-1853) et Charles Percier (1764-1838).

Les toits de Paris. En médaillon, « Lutèce, la ville des Parisiens », au début du 17^e siècle.

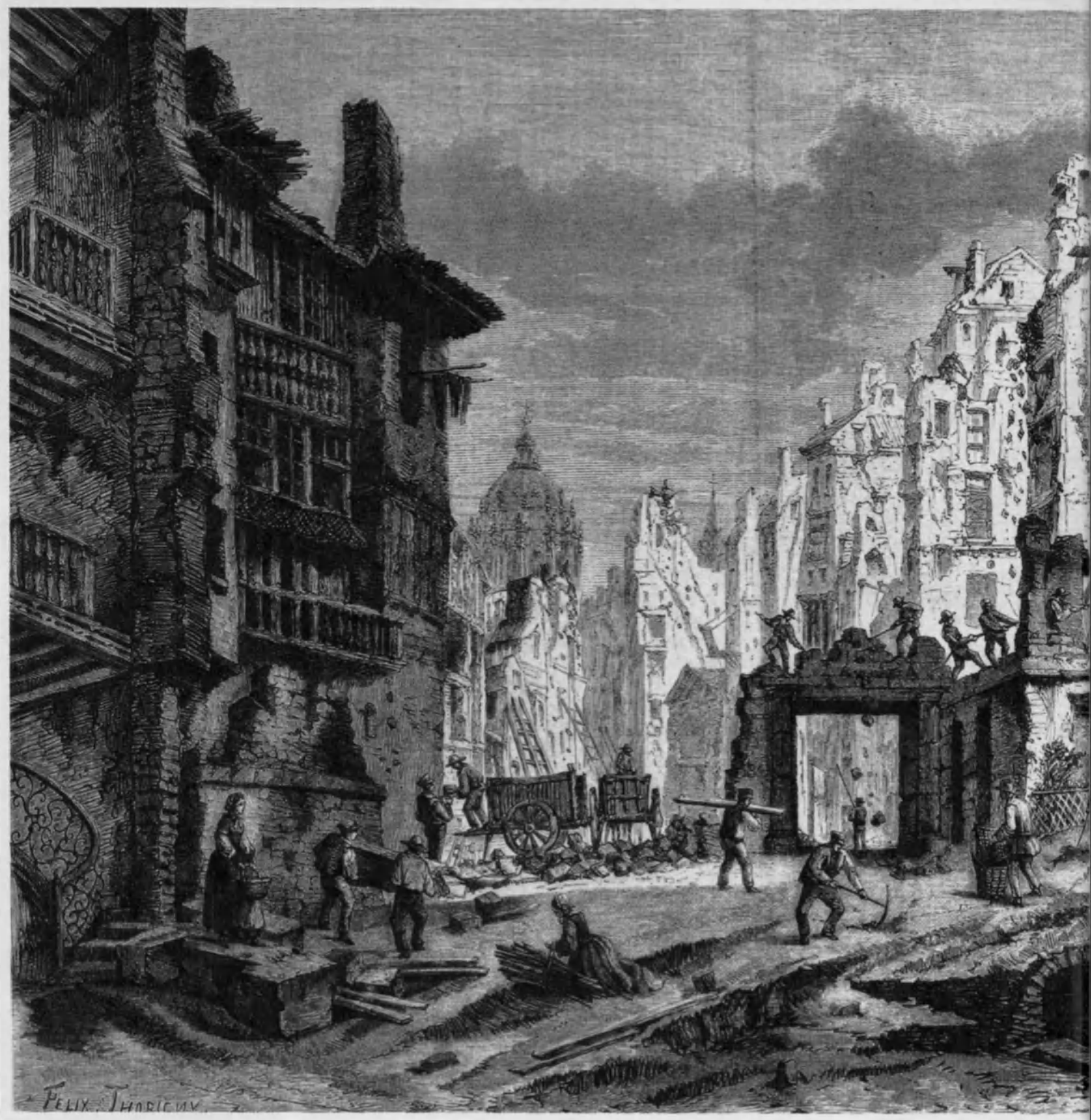
ANNE-MARIE CHÂTELET, architecte, achève en ce moment un doctorat en urbanisme sur « Les écoles primaires à Paris (1870-1914) », thème sur lequel elle a réalisé en 1985 une exposition. Pour le Bulletin de l'Institut français d'architecture elle a conçu deux numéros, *Le logement à Paris, 1980-1984* (1985) et, dans la série « Spécial Villes », *Lisbonne* (1988). Elle est aussi l'auteur, avec Monique Eleb et Thierry Mandoul, de *Penser l'habité. Le logement en questions* (Mardaga, Bruxelles 1988).

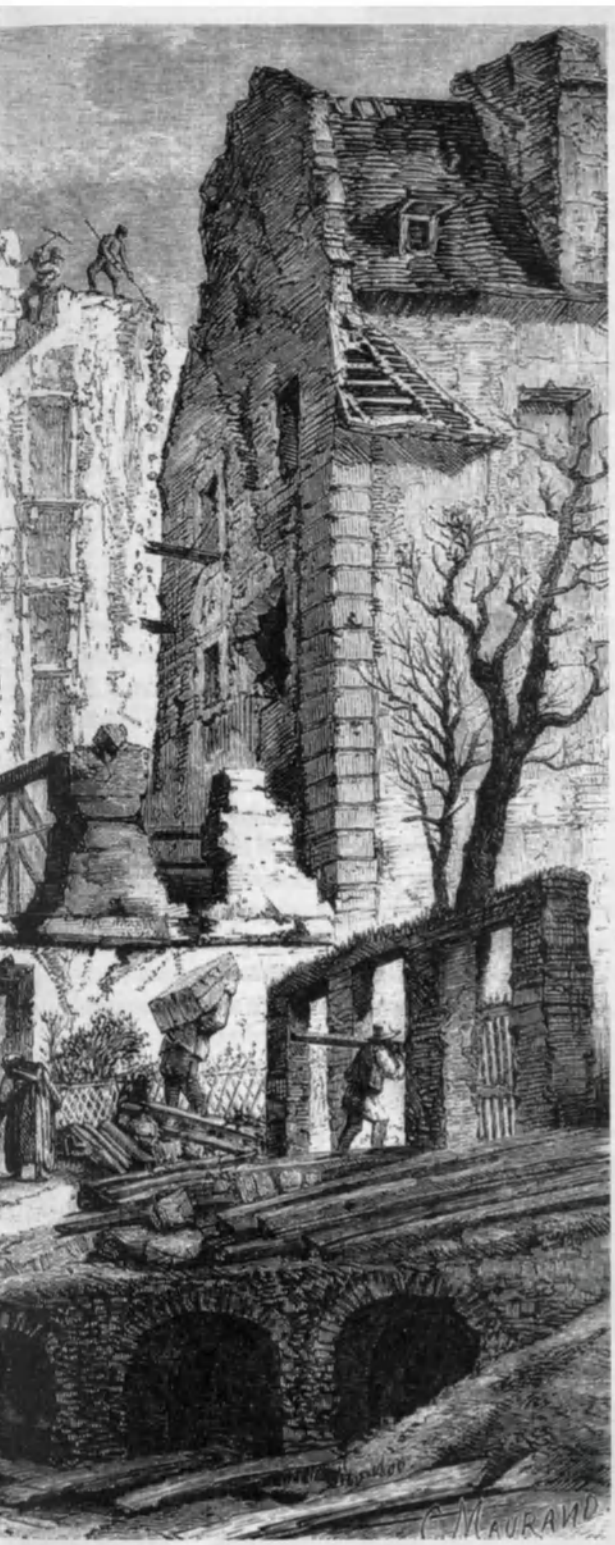


LA MÉMOIRE DES RUES

PARIS







Ci-contre, travaux de démolition réalisés entre 1852 et 1855 pour le percement de la rue des Ecoles. Ci-dessous, la rue Frédéric Sauton, dans le vieux Paris. Au fond, on aperçoit la flèche de la cathédrale Notre-Dame.



Ci-contre, la rue Mallet-Stevens dans le 16^e arrondissement de Paris. Elle a été intégralement conçue par le grand architecte français dont elle porte le nom. A gauche, les arcades de la rue de Rivoli, une des plus caractéristiques de Paris.

Rambuteau et Haussmann

Au 19^e siècle, Rambuteau et Haussmann, successivement préfets de la Seine entre 1833 et 1870, donnent à Paris le visage que nous lui connaissons encore aujourd'hui. Ils restructurent le réseau d'artères, réalisant, en un demi-siècle, le projet de voirie le plus ambitieux de l'histoire de la capitale.

Certaines voies sont ouvertes à la périphérie, dans des secteurs encore peu urbanisés. De nouveaux quartiers surgissent, comme celui de l'Europe, dessiné en 1826 sur l'emplacement des

anciens jardins de Tivoli, puis lentement bâti. De la place de l'Europe, suspendue au-dessus du fleuve de voies ferrées qui coule vers la gare Saint-Lazare, partent six rues aux noms de capitales : rues de Constantinople, de Madrid, de Vienne, de Londres, de Berlin (aujourd'hui de Liège) et de Léningrad. Le profil de leurs immeubles cossus, aux façades en pierre de taille, respecte le *gabarit*, qui règle la hauteur des bâtiments en fonction de la largeur de la rue. D'où ces toitures aux combles brisés, si parisiennes, et l'ardoise d'un gris-bleu couleur de ciel, l'inclinaison prononcée ne permettant pas la tuile. D'où le retrait du cinquième étage et son inévitable balcon à hauteur de corniche. De cette contrainte urbaine naît un rythme régulier où la scansion verticale des baies s'oppose à la ligne continue, infinie, de la corniche, relancée de bâtiment en bâtiment.

Certaines grandes percées ont éventré des quartiers densément peuplés, entraînant d'importantes destructions. Mais c'était pour améliorer les communications, la sécurité, la salubrité ou pour embellir la capitale... Ainsi, sur le grand axe nord-sud tracé par le boulevard de Sébastopol et le boulevard Saint-Michel, on retrouve ces mêmes immeubles du 19^e siècle. Ce ne sont cependant que de grandes entailles dans le tissu urbain antérieur. Il suffit de déambuler autour de la place Saint-Michel pour apercevoir, dans l'entrelacs des ruelles de la Harpe, de la Huchette ou du Chat-qui-Pêche, ces bâtiments ventrus, aux façades étroites, aux fenêtres diminuant de hauteur à chaque étage — témoins d'un autre temps.

Courir les rues

Alors, laquelle choisir dans ce dédale de rues ? Celle que l'on dit la plus longue ou celle que l'on prétend la plus large ? Celles qui ont survécu aux bouleversements haussmanniens ou celles qui en témoignent ? Celles dont la robe somptueuse fut dessinée par un seul architecte ou celles qui offrent une mosaïque de styles ? Celles dont on arpente familièrement le pavé ou celle où l'on se rend comme en pèlerinage ?

Écoutons Raymond Queneau répondre en poète :

*Il y a des rues qui sont des tubes
et des qui sont des arceaux
y a des boulevards qui sont moches
d'autres des broches
sur quoi s'enfilent les autos
il y a des places dodécagonales
certaines proprement infernales
y a des avenues en forme de saucisson
quelques-unes où courent les hannetons
y a des canaux comme à Venise
des îles comme en Frise
des ponts des impasses des quais
des cours des chaussées des allées
quelle quelle quelle variété dans la voirie
de la ville de Paris...**

* *Courir les rues*, par Raymond Queneau, Ed. Gallimard, Paris 1967.

« Diagonales » ? Une nouvelle rubrique du *Courrier*. À côté du thème principal d'un numéro, elle ouvrira une autre perspective, une oblique. Qu'elle reprenne un thème déjà abordé dans un précédent numéro ou en propose un nouveau, elle n'aura qu'une seule ambition : élargir et approfondir.

Familles du monde

PAR HÉLÈNE TREMBLAY

En 1983, la Canadienne Hélène Tremblay a entrepris d'étudier la vie quotidienne d'une famille représentative dans chaque pays et de publier le résultat de ses enquêtes dans une série de livres.* Sa méthode est la suivante : après s'être renseignée sur la situation socio-économique du pays qu'elle s'apprête à visiter, l'auteur joint sur place des chercheurs et des travailleurs sociaux qui l'aident à choisir la famille dont elle va partager la vie quotidienne. Là, elle participe aux occupations de tous les jours, observant le comportement de chacun, se tenant à l'écoute de ses préoccupations et de ses problèmes. Elle y trouve les éléments qui lui serviront ultérieurement à décrire une journée ordinaire de la vie de la famille qui l'a accueillie. Hélène Tremblay nous fait part ici de quelques réflexions que lui inspirent ses expériences dans le cadre de son projet « Familles du monde ».

LA vie de famille est la seule expérience sociale commune à tous les êtres humains, et le fait de partager cette expérience avec des familles du monde entier est à mon sens la meilleure façon d'encourager la compréhension internationale chez les gens « ordinaires ». Encourager ce partage d'expérience est d'autant plus souhaitable aujourd'hui que la famille est ébranlée dans ses fondements par les forces irrésistibles du changement. Partout, les gens se demandent où ces forces les entraînent et si elles aboutiront à une amélioration de leurs conditions de vie.

Dans les Amériques, aux Caraïbes, dans l'Asie de l'Est et du Sud-Est, ainsi que dans le Pacifique, j'ai été confrontée à quelques-unes des dures réalités qui sont le lot quotidien de millions de familles dans le monde. J'ai accompagné des femmes et des enfants dans leur longue marche quotidienne en quête d'une eau qui n'est pas toujours potable. J'ai partagé la vie de paysans pauvres incapables de rembourser les intérêts de leur dette au potentat local et se demandant quand il leur faudrait prendre à leur tour le chemin du bidonville. Mais j'ai aussi découvert l'hospitalité

impuissants, se détourner de leur culture traditionnelle. Entre les deux groupes, la génération des trente-quarante ans s'efforce de servir de lien et de permettre aux jeunes et aux vieux de vivre en harmonie en continuant de communiquer.

Malheureusement, les deux groupes n'ont pas du tout les mêmes exigences. Les vieux tiennent à conserver leur mode de vie, et aimeraient que l'on pense comme eux. Pour les ménager, il faut leur présenter les idées nouvelles sous une forme atténuée. En même temps, le plus cher désir des parents du monde entier est de combler leurs enfants.

Ces exigences contradictoires sont beaucoup plus évidentes dans les pays en développement, précisément là où les familles ont moins de moyens pour les satisfaire. Pour répondre aux aspirations des jeunes d'aujourd'hui, la génération intermédiaire doit trouver de plus en plus d'argent.

Partout, c'est l'éducation qui prime, avec l'achat d'uniformes et de matériel scolaires, ainsi que les frais de transport entre la maison et l'école. Les jeunes tirent leurs parents de l'économie de subsistance en



De gauche à droite :
Mongolie,
Malaisie,
Sainte-Lucie,
Guatemala,
Samoa,
Malte,
Papouasie-Nouvelle-Guinée,
Canada.

généreuse de gens pauvres mais fiers que les maladies endémiques et le chômage chronique réduisaient à une existence dégradante.

Partout où je vais, j'interroge les gens sur leurs traditions et leurs croyances. Il y a toujours quelqu'un pour s'exclamer « Oh, du temps de mes grands-parents, on faisait ceci ou cela, mais maintenant c'est terminé ». Et partout les gens âgés soupirent : « Les choses ne sont plus ce qu'elles étaient ».

Les jeunes sont avides de toute nouveauté qui se présente à eux. Les vieux les regardent, tristes et

les engageant dans des dépenses qui peuvent commencer, de façon apparemment futile, avec l'acquisition de jeans et de t-shirts imprimés de slogans, l'uniforme universel de la jeunesse. Celle-ci est tout aussi friande de la non moins universelle musique pop, ainsi que des divers produits que la publicité, la télévision et la vidéo lui présentent comme autant de tentations quotidiennes. Par contre, la vie immuable du village lui paraît insipide et le mirage de la ville commence à affaiblir les liens qui la rattachent à sa communauté.

C'est ainsi que les familles se retrouvent projetées dans une société matérialiste. Prises dans cette turbulence, craignant d'être entraînées vers quelque abîme, elles se posent d'angoissantes questions auxquelles ni les sociologues ni les économistes ne semblent en mesure de répondre.

Pour des millions d'individus issus de sociétés figées depuis des siècles dans un mode de vie prévisible et immuable, notre époque est celle d'un grand bouleversement. Ils constatent avec inquiétude que leur existence échappe au cadre communautaire pour être aspirée par un puissant courant nouveau, qui transcende les frontières nationales et dans lequel les considérations matérielles et mercantiles l'emportent sur les exigences spirituelles.

Mais pendant que sociétés et individus essayent de comprendre ce qui leur arrive, la vie continue. Il faut nourrir les enfants, réparer le toit qui fuit avant la saison des pluies, aller à la corvée d'eau. Il faut ensemercer les champs et les jardins, désherber et récolter, payer les dettes et le loyer. Et quoi qu'il arrive aux cultures et aux valeurs traditionnelles, chaque homme, chaque femme partage avec des millions d'autres l'espoir de vivre chaque jour nouveau dans la dignité et le respect de ses convictions. Comme ils affronteraient mieux le doute, s'ils savaient que tout le monde nourrit les mêmes aspirations !

J'ai pu constater qu'au moment où les hommes prennent conscience de partager la planète avec des millions d'autres hommes, la plupart se sentent seuls et s'estiment plus malheureux.

économique, ce sont généralement les femmes qui prennent l'initiative. Je suis toujours étonnée de voir combien les associations féminines contribuent à l'épanouissement des femmes dans le contexte familial. Ayant moins d'enfants, les parents se rendent compte que les sacrifices financiers qu'ils consentent pour leurs études secondaires doivent bénéficier à ceux qui ont le plus envie d'apprendre, et ce sont de plus en plus souvent les filles. Les femmes font observer fort justement que si les hommes préfèrent tenter leur chance à la ville, les jeunes femmes qui ont fait des études retournent souvent dans leur village y exercer leur métier d'institutrice, d'assistante sociale ou d'infirmière. L'exemple de ces femmes instruites qui consacrent leur vie à améliorer les conditions de vie de la collectivité ne peut qu'inciter les autres à prendre en main leur destin et celui de leur famille.

Partout, les rapports familiaux sont soumis à des tensions et des pressions nouvelles du fait des messages véhiculés par les réseaux mondiaux de communications, à commencer par le concept occidental de l'« amour » qui imprègne les émissions de télévision et les films vidéo. Dans la plupart des familles d'Asie du Sud-Est et du Pacifique où j'ai vécu, les parents se sont mariés avec le partenaire élu par leurs aînés, mais tous affirment qu'ils entendent laisser leurs enfants libres de leur choix. Les nouveaux rapports ainsi créés au sein de la famille entraîneront nécessairement des transformations profondes, à l'échelle des individus comme de la société.

Ces changements interviennent là où le contraste entre villes et campagnes est le plus frappant. Pour une famille rurale, il est inconcevable de se couper du reste de la communauté et des membres de la famille élargie qui vivent à proximité. Les liens d'entraide et de générosité mutuelle ainsi tissés sont le seul moyen de lutter contre l'hostilité des forces naturelles, la pauvreté et l'incompréhension

des citoyens que ces communautés villageoises nourrissent pourtant. Mais dans les villes, les comportements traditionnels que l'on se contentait autrefois de calquer sur ceux des parents, proches ou éloignés, subissent de plus en plus l'influence de gens issus de milieux si différents qu'ils en deviennent imprévisibles. Le manque d'espace et la promiscuité des étrangers au clan favorise le repli sur soi des familles transplantées en milieu urbain, mais aussi la poursuite agressive des intérêts particuliers, avec pour ultime conséquence l'éclatement de la cellule familiale et la plongée dans la solitude. Les individus isolés des villes et les familles rurales coexistent ainsi au sein d'une communauté nationale où le gouvernement joue de plus en plus le rôle d'un médiateur.

Dans ce contexte inédit et explosif, nombreux sont ceux qui souhaiteraient un ralentissement du rythme des changements. Il appartient aux spécialistes des problèmes familiaux, mais aussi à la grande famille des Nations Unies, d'aider responsables et simples particuliers à comprendre les mécanismes de ces changements. Il est certain que tous ceux qui s'en inquiètent puiseraient sagesse et courage dans la certitude que les autres habitants de notre planète sont confrontés aux mêmes difficultés. ■

* Le premier ouvrage de Hélène Tremblay, déjà publié aux Etats-Unis, au Canada et en France, décrit la vie quotidienne de 46 familles dans 35 pays d'Amérique latine et des Caraïbes. Un deuxième volume, où l'auteur rend compte de ses expériences dans 34 familles de 25 pays d'Asie de l'Est, d'Asie du Sud-Est et du Pacifique paraîtra en 1990.

La coopération dans l'espace

PAR DAVID SPURGEON

Journaliste scientifique canadien vivant à Ottawa

Il y a vingt ans, l'astronaute américain Neil Armstrong devient le premier homme qui a marché sur la Lune. L'Occident salue ses premiers pas sur notre satellite naturel comme une victoire dans ce que l'on appelle alors la « conquête de l'espace ».

Au début, cette « conquête » monopolise l'attention : la concurrence entre les deux grandes nations dotées de programmes spatiaux, l'Union soviétique et les Etats-Unis, fait la une de l'actualité. Aujourd'hui il n'en va plus de même : c'est le terme « coopération » qui est à la mode. La concurrence continue d'opposer les grandes puissances spatiales, mais l'heure est à la coopération internationale.

Au lieu de parler de conquête de la Lune ou de Mars, Soviétiques et Américains commencent à envisager la possibilité de se rendre ensemble vers ces planètes lointaines.

La déclaration commune publiée à l'issue de la rencontre soviéto-américaine de 1988 précise que les deux pays « sont convenus d'intensifier les échanges tant de données scientifiques sur l'espace que de chercheurs... et notent que des missions scientifiques vers la Lune ou vers Mars peuvent constituer des domaines de coopération bilatérale et internationale ».

D'autres formes de cette collaboration existent déjà. Les sondes soviétiques Phobos, qui ont récemment connu de graves difficultés dans leur périple vers les lunes de Mars, ont été construites et lancées par l'Union soviétique. Mais elles avaient embarqué du matériel et employé des spécialistes de multiples pays : République fédérale d'Allemagne, Autriche, Bulgarie, Finlande, France, Hongrie, Irlande, Pologne, République démocratique allemande, Suisse, Suède et Tchécoslovaquie. Le suivi des signaux radio était assuré par les Etats-Unis. De même, des cosmonautes de douze pays différents (Bulgarie, Cuba, France, Hongrie, Inde, Mongolie, Pologne, République démocratique allemande, Roumanie, Syrie, Tchécoslovaquie et Vietnam) ont volé dans des engins soviétiques.

Projet prioritaire américain en matière de vols habités, la station spatiale Freedom voit coopérer les Etats-

Unis, le Canada, l'Europe et le Japon. Elle comportera un laboratoire de recherche habité en permanence, des installations d'entretien et de réparation des vaisseaux spatiaux. Elle servira aussi de relais pour les voyages vers des points éloignés du système solaire.

Si les Etats-Unis assument la direction de ce projet dont ils sont le principal partenaire, la National Aeronautics and Space Administration (NASA) présente cette station spatiale comme « une véritable entreprise commune » entre « amis unis par des intérêts communs ». Les Européens et les Japonais fourniront le module habitable, le Canada, quant à lui, construit le système d'entretien mobile.

D'autres nations qui se sont lancées dans l'exploration spatiale coopèrent avec les deux super-grands, mais aussi entre elles. Ainsi le Canada a-t-il des projets de collaboration avec la France, la République fédérale d'Allemagne, le Japon, le Royaume-Uni, la Suède et l'Union soviétique. Le Japon a collaboré avec les Etats-Unis dans le cadre d'autres projets que Freedom ainsi qu'avec l'Agence spatiale européenne. Il entend également mener des recherches conjointement avec la Malaisie et la Thaïlande en exploitant les données fournies par le satellite japonais d'observation marine, MOS-1.

Parmi les autres pays qui ont eu des activités dans l'espace, on compte aujourd'hui l'Australie, le Brésil, la Chine, les Etats arabes, l'Inde et l'Indonésie. Là encore, il s'est agi dans la plupart des cas d'une collaboration.

L'Union soviétique s'emploie à favoriser la création d'agences spatiales internationales. En juin 1988, pour la troisième année consécutive, la délégation soviétique auprès de l'Organisation des Nations Unies a avancé l'idée d'une Organisation mondiale de l'espace (World Space Organization). L'OME, liée au système des Nations Unies, se consacrerait surtout à l'exploration pacifique de l'espace et veillerait à ce que la course aux armements ne s'étende pas à l'espace. Certains projets permettraient d'utiliser des plateformes spatiales pour surveiller les modifications de notre planète et, plus tard, pour suivre les vols interplanétaires habités.

Le moment le plus fort de cette collaboration internationale sera la célébration en 1992 de l'Année internationale de l'espace.

En avril 1988, la NASA a organisé une réunion à l'Université du New Hampshire rassemblant des participants venus de vingt-trois agences spatiales de par le monde. Celles-ci ont constitué une organisation — la « Space Agency Forum for the International Space Year » (SAFISY) — qui doit se réunir à intervalles réguliers pour coordonner les activités en vue de l'Année internationale de l'espace, notamment celles touchant l'étude de la Terre. Ces activités exploiteront les observations faites à partir de l'espace ou au sol pour mieux comprendre notre planète. Ce sera l'un des temps forts de l'Année internationale.

On s'efforcera, par exemple, de déterminer si oui ou non l'activité humaine est à l'origine du réchauffement de la Terre. Un projet américain vise, quant à lui, à étudier un autre changement planétaire : en 1991 sera lancé un satellite qui mesurera dans la haute atmosphère les phénomènes liés à la déperdition d'ozone.

Le projet Topex/Poseidon, qui doit être lancé en 1992, associe les Etats-Unis et la France pour la mesure très précise de la profondeur des océans. Grâce à ses conclusions, on comprendra mieux la circulation océanique du globe. Il sera couplé avec le projet Scatterometer, du nom de cet appareil qui équipera un satellite japonais, dans les années 90, et mesurera la force des vents à la surface des océans. Ces deux projets permettront de mieux connaître les rapports unissant les océans et l'atmosphère.

En vue d'étudier l'interaction de l'atmosphère et de la Terre en tant que système d'ensemble, la station spatiale américaine mettra sur orbite une plateforme qui sera équipée d'un appareillage complexe, le Système d'observation du globe. Les données ainsi rassemblées seront complétées par celles d'une autre plateforme fournie par l'Agence spatiale européenne ainsi que par celles d'une plateforme japonaise.

Les plateformes mises sur orbite

polaire voient la Terre tout entière tourner au-dessous d'elles. A terme, des plateformes géostationnaires (c'est-à-dire qui demeurent stationnaires dans leur orbite par rapport à un point donné de la surface du globe) viendront s'ajouter à ce dispositif pour que l'on puisse braquer des instruments plus précisément sur telle ou telle région de notre planète. Grâce à cet ensemble on aura des mesures complètes et sur une longue durée dans un certain nombre de domaines : la couverture végétale, la couverture nuageuse et neigeuse, les courants marins, voire la production de ces plantes élémentaires ou phytoplancton dont se nourrit la faune marine.

A ces études s'ajouteront des travaux effectués à la fois à partir de satellites et de stations au sol réparties sur toute la planète — notamment dans la mouvance du programme international Géosphère-Biosphère du Conseil international des Sociétés scientifiques (CISS).

LE PROGRAMME SPATIAL SOVIÉTIQUE

Ces dernières années, le programme spatial soviétique a été bien plus actif que le programme américain. Dans son numéro du 5 octobre 1987, la revue américaine *Time* écrit : « Ne serait-ce que pour le nombre de lancements par année, les Soviétiques ont dépassé les Etats-Unis en 1967, par 67 contre 58, et depuis lors ils sont restés en tête. »

Les Soviétiques ont également établi le record du plus long vol spatial, deux d'entre eux — Vladimir Titov et Musa Manrov — restant dans l'espace une année entière. En 1988, ils ont lancé pour la première fois leur vaisseau spatial réutilisable, Buran, dans un vol non habité et ont effectué en outre 89 missions dans l'espace — contre 26 pour tous les autres pays réunis.

Les vols soviétiques non habités à destination de Vénus et de la comète de Halley ont été couronnés de succès : le projet Vega a bénéficié d'une large participation internationale — six pays socialistes, trois pays à économie de marché et plusieurs organisations scientifiques internationales. Les sondes Vega

ont atterri en douceur sur Vénus pour analyser la composition du sol tandis que des ballons-sondes transmettaient des informations sur l'atmosphère de la planète.

Les sondes Vega ont ensuite pénétré dans les enveloppes de la comète de Halley pour donner les premières images à grande échelle du noyau de la comète prises à une distance de 8 ou 9 000 kilomètres. Puis ce fut le tour du vaisseau spatial européen Giotto et de deux vaisseaux japonais, Suisei et Saki-gake — Giotto s'approchant encore davantage du noyau, jusqu'à une distance de 550 à 520 kilomètres.

VOLS AMÉRICAINS VERS VÉNUS ET JUPITER

Après la catastrophe de la navette spatiale Challenger en janvier 1986, le programme américain a retrouvé cette année un certain élan. Pour la première fois depuis dix ans, les Américains ont lancé une sonde interplanétaire le 4 mai. Magellan, nom du vaisseau spatial en question, doit aller jusqu'à Vénus pour dresser, au moyen de radars, une carte de la surface indiquant le relief et les caractères géologiques du terrain. Grâce aux résultats obtenus, on devrait répondre aux grandes questions que l'on se pose à propos de l'origine et de l'évolution de cette planète et l'on aura une base de comparaison avec celles de la Terre.

C'est aussi cette année que la mis-

La future station orbitale Freedom. Ce vaste engin habité, fruit d'une coopération internationale, devrait être lancé vers 1995. L'artiste a représenté une navette spatiale en cours d'amarrage.



La fusée Energiva et la navette spatiale Buran, deux engins soviétiques, sur leur aire de lancement.

sion Gallée doit commencer un périple de six années, exploit sans précédent, à destination de Jupiter et de ses satellites. Galilée parachutera une sonde qui mesurera la composition chimique de l'atmosphère de la planète et de ses satellites, ainsi que la magnétosphère jupitérienne.

Plusieurs missions scientifiques de grande envergure sont inscrites au programme américain dans un proche avenir. Deux d'entre elles relèvent de ce que les Américains appellent les Grands observatoires : ce sont le télescope spatial Hubble et l'Observatoire de rayons gamma dont le lancement est prévu pour le début de 1990.

Le premier comportera un télescope optique et des instruments à ultraviolet. Il étudiera la nature des processus qui se produisent dans les étoiles et les galaxies, l'histoire et l'évolution de l'univers et vérifiera l'universalité des lois physiques. Le second analysera les objets qui émettent des rayons gamma et d'autres phénomènes tels que les étoiles neutroniques et les trous noirs.

Les Etats-Unis prévoient également de lancer en 1990 le Cosmic Background Explorer et le satellite Roentgen. L'un a été conçu pour mesurer les résidus du rayonnement cosmique — ces micro-ondes qui remonteraient à l'explosion (ou Big-Bang) dont certains disent qu'elle créa l'univers — et il devra donc aider à mieux comprendre l'origine et le devenir de notre univers. L'autre étudiera les émissions de rayons-X en provenance des étoiles et des galaxies.

OBJECTIF MARS

Également programmé pour le début des années 90, on trouve le début du projet Vesta mis au point conjointement par l'Union soviétique, la France et l'Agence spatiale européenne. Succédant à Véga, Vesta procédera à l'étude détaillée de plusieurs astéroïdes et d'une

comète — dont l'identité dépendra de la date du lancement.

Pour les Soviétiques, Mars demeure sans nul doute l'objectif principal à atteindre, d'abord par l'envoi d'engins automatiques, puis par des vols habités. Le responsable scientifique de l'agence de presse Novosti, Oleg Borisov, en a décrit une version.

La première étape, prévue pour 1994-1996, utilisera la fusée Energiva pour déposer à la surface de Mars un appareillage complexe comprenant chenillettes, foreuses et ballons d'étude atmosphérique.

Dans la mission suivante, probablement entre 2000 et 2005, un véhicule prélèvera des échantillons du sol martien pour analyse. Si ces deux premières phases sont couronnées de succès, le premier vol habité pourrait intervenir entre 2005 et 2010.

Borisov a également déclaré que les « chercheurs soviétiques, pionniers de cette mission, demandent instamment que l'effort soit international, et appellent à la participation de certains pays européens et des Etats-Unis ».

Un spécialiste soviétique, Vladislav Tchvetchenko, physicien et mathématicien, a souvent souligné les avantages d'une base lunaire habitée. L'an passé, l'un de ses articles, transmis par l'agence Novosti, portait cette phrase en exergue : « Il est probable que l'Union soviétique et les Etats-Unis coopéreront dans l'exploration de Mars et de la Lune. »

En avril dernier, selon la publication américaine *Aerospace Daily*, James C. Fletcher, l'administrateur de la NASA, affirmait qu'un vol habité américano-soviétique à destination de la Lune serait plus séduisant dans le court terme qu'un voyage analogue vers Mars.

Quelles que soient les décisions prises concernant ces missions, il faut s'attendre dorénavant à un développement de la coopération internationale dans l'espace et, partant, à une meilleure connaissance de l'univers où nous vivons. ■



Mensuel publié en 34 langues
et en braille
par l'Organisation des Nations Unies pour
l'éducation, la science et la culture.
31, rue François Bonvin, 75015 Paris, France.

TÉLÉPHONE :
POUR JOINDRE DIRECTEMENT VOTRE CORRESPONDANT
COMPOSEZ LE 45. 68. ... SUIVI DES QUATRE CHIFFRES QUI
FIGURENT ENTRE PARENTHÈSES À LA SUITE DE CHAQUE NOM.

Directeur : Bahgat Elnadi
Rédacteur en chef : Adel Rifaat

RÉDACTION AU SIÈGE

Secrétaire de rédaction : Gillian Whitcomb
Français : Alain Lévêque, Neda El Khazen
Anglais : Roy Malkin, Caroline Lawrence
Espagnol : Miguel Labarca, Araceli Ortiz de Urbina
Arabe : Abdelrahid Elsadek Mahmoudi
Études et recherches : Fernando Ainsa
Unité artistique, fabrication : Georges Servat
Illustration : Ariane Bailey (46.90)
Documentation : Violette Ringelstein (46.85)
Relations éditions hors Siège : Solange Belin
Relations avec le public : Claudie Duhamel (45.86)
Secrétariat de direction : Annie Brachet (47.15),
Mouna Chatta, Majda Dalal
Editions en braille (français, anglais, espagnol et
coréen) : Marie-Dominique Bourgeois (46.92)

ÉDITIONS HORS SIÈGE

Russe : Gueorgui Zélenine (Moscou)
Allemand : Werner Merkli (Berne)
Italien : Mario Guidotti (Rome)
Hindi : Sri Krishna Kumar Singh (Delhi)
Tamoul : M. Mohammed Mustafa (Madras)
Persan : H. Sadough Vanini (Téhéran)
Néerlandais : Paul Morren (Anvers)
Portugais : Benedito Silva (Rio de Janeiro)
Turc : Mefra Iyagzer (Istanbul)
Oourdou : Hakim Mohammed Said (Karachi)
Catalan : Joan Carreras i Martí (Barcelone)
Malais : Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)
Coréen : Paik Syeong Gil (Séoul)
Kiswahili : Domino Rutayebeswira (Dar-es-Salaam)
Croate-serbe, Macédonien, Serbo-croate,
Slovène : Bozidar Perković (Belgrade)
Chinois : Shen Guojun (Beijing)
Bulgare : Goran Gotev (Sofia)
Grec : Nicolas Papageorgiou (Athènes)
Cinghalais : S.J. Sumanasekera Banda (Colombo)
Finois : Marjatta Oksanen (Helsinki)
Suédois : Manni Kössler (Stockholm)
Basque : Gurutz Larrañaga (San Sebastian)
Thaï : Savitri Suwansathit (Bangkok)
Vietnamien : Dao Tung (Hanoi)
Pachto : Nasir Sehram (Kaboul)
Haoussa : Habib Alhassan (Sokoto)
Bengali : Ahmed Hedayet (Dacca)

VENTES ET PROMOTION

Responsable : Henry Knobil (45.88), Assistante : Marie-
Noëlle Branet (45.89), Abonnements : Marie-Thérèse
Hardy (45.65), Jocelyne Despouy, Jacqueline Louise-Julie,
Manichan Ngonkeo, Michel Ravassard,
Mohamed Salah El Din.
Liaison agents et abonnés : Ginette Motreff (45.64),
Comptabilité : Liliane Tasch (45.66),
Projets culturels : Ricardo Zamora-Perez (45.80),
Magasin : Hector Garcia Sandoval

PUBLICITÉ

Publicité : 17, Boulevard Poissonnière, 75002 Paris.
Tél. : 40.26.51.26
Directeur commercial : Benoît Rosier
Directeur de la publicité : Danièle Michelet

ABONNEMENTS

Tél. : 45.68.45.65

1 an : 126 francs français, 2 ans : 234 francs.

Pour les pays en développement :

1 an : 99 francs français, 2 ans : 180 francs

Reproduction sous forme de microfiches (1 an) : 85 francs.
Paiement par chèque bancaire, CCP ou mandat à l'ordre
de l'Unesco.

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition
d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduits du
Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro. Trois
justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos
non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande.
Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne seront renvoyés que s'ils
sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant
dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion de leurs auteurs et non
pas nécessairement celle de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des
articles et les légendes des photos sont de la Rédaction. Enfin, les frontières
qui figurent sur les cartes que nous publions n'impliquent pas
reconnaissance officielle par l'Unesco ou les Nations Unies.

IMPRIMÉ EN FRANCE (Printed in France) - DÉPÔT LÉGAL - C1 - AOÛT 1989 -
COMMISSION PARITAIRE N° 27253 - DIFFUSÉ PAR LES N.M.P.P.
Photocomposition : Le Courrier de l'Unesco. Photogravure-impression
Maury-Imprimeur S.A., Z.I. route d'Étampes, 45330 Malesherbes

ISSN 0304-3118

N° 8 - 1989 - OPI - 89 - 3 - 471 F

Ce numéro comprend 52 pages et un encart publicitaire de 4 pages
situé entre les pages 18-19 et 34-35.

Pour vous abonner ou vous réabonner

ALBANIE. « Ndermarja e perhapjes se libri », Tirana
ALGERIE. Publications seulement ENAL, 3 bd Zirout-Youcef, Alger Périodiques
seulement, ENAMEP, 20, rue de la Liberté, Alger
REP. FED. D'ALLEMAGNE UNO-Verlag, Simrockstrasse 23, D-5300 Bonn 1,
S. Karger GmbH, Verlag Angerhofstr. 9, Postfach 2 D-8üëë Germering /
München Pour « Le Courrier de l'Unesco » (éditions allemande, anglaise,
espagnole et française) Mr. Herbert Baum Deutscher, Sanko-Kuner Ver-
trieb, Besaltstrasse 57, 5300 BONN 3 Pour les cartes scientifiques seule-
ment. GEO Center, Postfach 800830, 7000 Stuttgart 80
ANGOLA Distribudora Livros e Publicações, CP 2848, Luanda, Casa Pro-
gresso / Seção Angola Media, Calçada de Gregorio Ferreira 30, CP 10510,
Luanda B6
BELGIQUE. Jean de Lannoy, 202, avenue du Roi, 1060 Bruxelles
BENIN. Librairie nationale, B P 294 Porto Novo; Els Kouidjo G Joseph, BP
1530, Cotonou, Librairie Notre-Dame, BP 307, Cotonou
BRESIL. Fundação Getulio Vargas, Serviço de Publicações, CP 9 052-ZC-
05, Praia de Botafogo 188, Rio de Janeiro Pour les livres Imagem Latinoame-
ricana, Av. Paulista 750, 1 andar, Caixa postal 30455, São Paulo CEP 01051
BULGARIE. Hemus, Kantora Literatura, bd Rousky 6, Sofia Librairie de
L'Unesco, Palais populaire de la culture, 1000 Sofia
CANADA. Renouf Publishing Co Ltd., 1234 Algoma Road, Ottawa, Ontario
K1B 3W8 STORES 61 Sparks Street, Ottawa, 211 Yonge St., Toronto
SALES OFFICE 7575 Trans Canada Hwy Ste 305, St Laurent, Quebec H4T
1V6
CAMEROUN. Librairie des Éditions Clé, BP 1501, Yaoundé; Librairie St-
Paul, BP 763, Yaoundé; Commission nationale de la République du Cameroun
pour l'Unesco, BP 1600, Yaoundé, Cameroon Book Centre, PO Box 123,
Limbe, Librairie «Aux messagères», avenue de la Liberté, BP 5921, Douala;
Centre de diffusion du livre camerounais, BP 338, Douala; Librairie «Aux
frères réunis», BP 5346, Douala, Buma Kor and Co., Bilingual Bookshop,
Mvog-Ada: BP 727, Yaoundé
CAP VERT Instituto Caboverdiano do Livro, caixa postal 158, Praia
CHINE. China National Publications Import and Export Corporation, P.O. Box
88, Beijing
COMORES (Rep. Féd. Islamique) Librairie Maswa, 4 rue Ahmed-Djoumou,
BP 124, Moroni
CONGO. Commission nationale congolaise pour l'Unesco, B P 493, Brazza-
ville; Librairie Maison de la Presse, BP 2150, Brazzaville, Librairie Populaire,
BP 577, Brazzaville
CÔTE D'IVOIRE. Les Presses de l'Unesco, Commission nationale ivoirienne
pour l'Unesco, 01 BPV 297, Abidjan 01 Pour les livres Le Centre d'édition et
de diffusion africaines (CEDA), 04 BP 541, Abidjan 04 Plateau.
DANEMARK. Munksgaard Export, OG Tidsskriftservice, 35 Norre Sogade,
DK-1970 Kobenhavn K.
EGYPTE. National Centre for Unesco Publications, N° 1, Talaat Harb Street,
Le Caire
ESPAGNE. MUNDI-PRENSA Libros S.A., Castelló 37, Madrid 1, Ediciones
LIBER, Apartado 17, Magdalena 8, Ondarroa (Vizcaya) Ronda de Outeiro 20,
apartado de correos 341, La Coruña, Librena de la Generalitat, Palau Moja,
Rambla de los Estudios 118, 08002, Barcelona Pour les livres Librena
Castells, Ronda Universiad 13 y 15, Barcelona 7
ÉTATS-UNIS Bernan-UNIPUB, 4611-F Assembly Drive, Lanham, MD 20706
4391
FRANCE Pour les livres Librairie Unesco, 7, place de Fontenay, 75700 Paris
Pour les périodiques UNESCO CPD / V-1, rue Mollis, 75015 Paris
GABON Librairie Sogalivre, à Libreville, Port-Gentil et Franceville, Librairie
Hachette, BP 3923, Libreville
GUADELOUPE Librairie Carnot, 59 rue Barbès, 97100 Pointe-à-Pitre
GRECE Librairie H. Kaufmann, 28, rue du Stade, Athènes, Librairie Elefthero-
oudakis, Nikis 4, Athènes, Commission nationale hellénique pour l'Unesco, 3
rue Akadimas, Athènes, John Mihailopoulos & Son SA, International Booksellers,
P.O. Box 10073, 541 10 Thessalonique
GUINÉE. Commission nationale guinéenne pour l'Unesco, P 964, Conakry
GUINÉE-BISSAU. Instituto Nacional do Livro e do Disco, Conselho Nacional
da Cultura, Avenida Domingos Ramos No 10-A BP 104, Bissau
HAÏTI. Librairie « A la Caravelle », 26 rue Roux, BP 111, Port-au-Prince
HONGRIE. Kultura-Buchimport-Abt., P O Box 149-H-1389, Budapest 62
INDE. Orient Longman Ltd., Karam Marg Ballard Estate, Bombay 400038,
Chittaranjan Ave., Calcutta 13; 36A Anna Salai, Mount Road, Madras 2,
5-9-41 / 1 Bashir Bagh, Hyderabad 500001 (AP), 80 / 1 Mahatma Gandhi
Road, Bangalore-560001 Sous-dépôts Oxford Book and Stationery Co., 17
Park Street, Calcutta 700016; Scindia House, New Delhi 11001
REP. ISLAMIQUE D'IRAN. Commission nationale iranienne pour l'Unesco,
1188 Enghlab Av., Rostam Giv Building, Zip Code 13158, P O Box 11365-
4498, Téhéran

Vous pouvez commander les
publications et périodiques de
l'Unesco chez tous les libraires en
vous adressant directement à l'agent
général (voir liste ci-dessous). Vous
pouvez vous procurer, sur simple
demande, les noms des agents
généraux non inclus dans la liste.
Les paiements des abonnements
peuvent être effectués auprès de
chaque agent de vente qui est à
même de communiquer le montant
du prix de l'abonnement en monnaie
locale.

ISRAËL. Steimatzky Ltd., Literary Transactions Inc., Citrus House, 22 Hara-
kevet St., PO Box 628, Tel Aviv 61006
ITALIE. Lucosa (Libreria Commissionaria Sansoni, S.p.A.), via Lamarmora,
45, Casella Postale 552, 50121 Florence et via Bartolini 29, 20155 Milan, FAO
Bookshop, Via delle Terme di Caracalla, 00100 Rome
JAMAHIRIYA ARABE LIBYENNE. General Establishment for Publishing
Distribution and Advertising, Souf Al Mahmoudi Street, PO Box 959, Tripoli
LUXEMBOURG. Pour les livres Librairie Paul Bruck, 22, Grande-Rue
Luxembourg Pour les périodiques Messageries Paul Kraus, BP 2022
Luxembourg
MADAGASCAR. Commission nationale de la Rép. dém. de Madagascar
pmour l'Unesco, BP 331, Antananarivo
MALI. Librairie populaire du Mali, BP 28, Bamako
MAROC. Librairie « Aux belles images », 282, avenue Mohammed-V. Rabat
Librairie des écoles, 12 av. Hassan II, Casablanca; Société chrétienne de
distribution et de presse, Sochepress, angle rues de Dinant & Saint-Saëns,
B.P. 683, Casablanca 05
MARTINIQUE. Hater Martinique, 32 rue Schoelcher, BP 188, 97202 Fort-de-
France
MAURICE. Nalanda Co. Ltd., 30 Bourbon Street, Port-Louis
MAURITANIE. Gralcom, 1 rue du Souk-X, av. Kennedy, Nouakchott.
MEXIQUE. Librería El Correo de la Unesco, Actipán 68, Colonia del Valle
Mexico 12 DF; Apartado postal 61-164, 06600 Mexico D.F.
MONACO. British Library, 30, bd des Moulins, Monte-Carlo
MOZAMBIQUE. Instituto Nacional do Disco e do Livro (INOL), avenida 24 de
Julho 1921 / 1 andar, Malpito
NIGER. Librairie Mauclet, BP 868, Niamey
PAKISTAN. Mirza Book Agency, 65 Shahrah Quaid-i-Azam, PO Box 729,
Lahore, Unesco Publications Centre, ROBAP, PO Box 8950, Karachi 29
PAYS-BAS. Pour les livres Keesing B.V. Hogehelweg 13, PO Box 1118 1000
BC Amsterdam Pour les périodiques Faxon Europe, P.O. Box 197, 1000 AD
Amsterdam
POLOGNE. ORPAN-Import, Palac Kultury, 00-901 Warszawa, Ars-Polona-
Ruch, Krakowski-Przedmiescie N° 7, 00-068, Varsovie
PORTUGAL. Dias & Andrade Ltda, Livraria Portugal, rua do Carmo, 70-74,
1117, Lisbonne
REP. DEM. ALLEMANDE. Buchexport, Leninstrasse 16, 700 Leipzig
ROUMANIE. ARTEXIM, Export/Import, Piata Stiintei n° 1, P.O. Box 33-16,
70005 Bucarest
ROYAUME-UNI. H.M.S.O., PO Box 276, London SW8 5DT; Government
bookshops London, Belfast, Birmingham, Bristol, Edinburgh, Manchester,
Third World Publications, 151 Stratford Road, Birmingham B11 1RD Pour les
cartes scientifiques McCarta Ltd., 122 King's Cross Road, London WC1X
9DS
SENEGAL. Unesco, Bureau régional pour l'Afrique (BREDA), 12 avenue du
Rourme, BP 3311, Dakar; Librairie Clairafrique, BP 2205, Dakar, Librairie des
Quatre-Vents, 91 rue Blanchot, BP 1820, Dakar, Les Nouvelles Éditions
africaines, 10 rue Amadou-Hassan-Ndoye, BP 260, Dakar
SUEDE. AB CE Fritzes Kunstl. Hovbokhandel, Regnergsatan 12, Box
16356, S-103 27 Stockholm 16 Tous les périodiques Wennergren-Williams
AB, Nordenflychtsvägen 70, S 104 25 Stockholm Esselte Tidskriftsentrale,
Gamla Brogatan 26, Box 62 - 101 20 Stockholm Pour « Le Courrier de
l'Unesco » seulement Svenska FN-Forbundet, Skolgård 2, Box 150-50,
S-10465 Stockholm
SUISSE. Europa Verlag, S. Ramstrasse, Zurich, CH 8024; Librairie Payot à
Lausanne, Bâle, Berne, Vevey, Montreux, Neuchâtel et Zurich
TCHAD. Librairie Abssounout, 24 av. Charles-de-Gaulle, BP 388, N'Djaména
TCHECOSLOVAQUIE. S.N.T.L., Spalena 51, Prague 1; Arta Ve Smekach
30, P O Box 790, Ill-27 Prague Pour la Slovaquie seulement. Alfa Verlag,
Hubranovo nam 6, 893-31 Bratislava; PMS-UEJ, Jindrnska 14, Prague 1,
Slovart, Gottwaldovo nam 6, 805 32, Bratislava
TOGO. Librairie évangélique BP 378, Lomé; Librairie du Bon Pasteur, BP
4862, Lomé, Les Nouvelles Éditions Africaines, 239 Bd Circulaire, BP 4862,
Lomé.
TUNISIE. Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis.
TURQUIE. Haset Kitapevi A S Istiklal Caddesi, N° 469, Posta Kutusu 219,
Beyoglu, Istanbul
U.R.S.S. Mejhunodrodnaya kniga, Ul. Dimitrova 39, Moscou 113095
URUGUAY. Ediciones Trecho, S.A., Maldonado 1092, Montevideo
YUGOSLAVIE. Nolit, Terazje 13 / VIII, 11000 Belgrade. Cancarjeva Za-
ložba, Zopitajeva N° 2, 61001 Ljubljana, Mladost, Ilica 30 / 11, Zagreb Pour
les périodiques Jugoslovena Kniga, PO Voz 36, YU 11001 Belgrade
ZAIRE. SOCEDI, BP 165-68, Kinshasa, Commission nationale zairoise pour
l'Unesco, Commissariat d'Etat chargé de l'éducation, BP 32, Kinshasa

Crédits photographiques

Couverture, pages 44-45 : © Bulloz, Paris. Couverture de dos, page 37 (médaillon) : Bill Ross © Cosmos, Paris. Page 2 : © Aznar, Paris.
Page 3 : © Gamma, Paris. Pages 5, 6 : B. Laforet © Gamma, Paris. Page 8 : Martin © Artepnot, Paris. Page 10 : © Ullstein Bilderdienst,
Berlin (Ouest). Page 12 en haut : © Staatsbibliothek Preuss. Kulturbesitz, département des cartes, Berlin (Ouest); en bas à gauche : © Roger-
Violet, Paris; en bas à droite : Leonard © Magnum, Paris. Page 13 en haut à gauche : J. Perno © Explorer, Paris; en haut au centre :
J. Windenberger © Rapho, Paris; en haut à droite : P. Roy © Explorer, Paris. Page 14 : B. Barbey © Magnum, Paris. Pages 15 (médaillon),
16, 17 : © Zarmati, Paris. Pages 18, 20, 21 : © Anne Berty, Paris. Page 19 à droite : Koene © Explorer, Paris. Page 23 : Charliat © Rapho,
Paris. Pages 24 (1, 3, 4), 25 : © Haeringer, Paris. Page 24 (2) : G. Buthaud © Cosmos, Paris. Pages 26-27 : © Edition russe du Courrier de
l'Unesco, Moscou. Page 28 à gauche : Ivanov © APN, Paris; à droite : P. Koch © Rapho, Paris. Page 29 : © APN, Paris. Page 30 : M.-C.
Bordaz © Rapho, Paris. Page 32 : St Pierre © Rapho, Paris. Page 33 : © A. Bonnaya, Paris. Page 34 : Yamashita © Rapho, Paris. Page 35
à droite : Serrailier © Rapho, Paris. Page 36 : H. Kokojan © Rapho, Paris. Page 37 : Wheeler © Cosmos, Paris. Pages 38-39, 39 en bas
à droite : Unesco/George Ducret. Page 38 en bas à gauche, en bas au centre, page 41 : © P. Clément, Paris. Page 43 : J. M. Charles ©
Rapho, Paris. Page 43 (médaillon) : © Roger Violet, Bibliothèque nationale, Paris. Pages 44 en bas à gauche, en bas à droite, 45 : © David
Brabyn, Chantilly. Pages 46-47 : © Hélène Tremblay, Paris. Page 49 en haut : © NASA, Washington, D.C.; en bas : © APN, Paris.

museum *fait peau neuve!*

Les musées évoluent plus que jamais et le temps est venu pour *museum*, revue trimestrielle de l'Unesco, de faire peau neuve.

Chaque numéro présente une suite d'articles sur un thème unique :

L'architecture muséale, le passé et le présent
Que sont devenus les musées pionniers créés après la Seconde Guerre mondiale
Océans, rivières, lacs : les musées portuaires
Les musées et l'alphabétisation

S'y ajoutent des rubriques régulières comme « En toute franchise » (une tribune libre), « Une ville, ses musées », « Retour et Restitution » de biens culturels à leur pays d'origine, une « Chronique » préparée par la Fédération mondiale des amis des musées, ainsi que des articles variés.

Le ton de *museum* change aussi. La revue se propose d'offrir à ses lecteurs une analyse critique des problèmes très complexes qui se posent actuellement aux musées. Mais ils trouveront aussi une note plus légère dans la rubrique « Quelqu'un l'a vraiment dit », ainsi que dans des dessins humoristiques sur le monde des musées, tel celui-ci, rappelant l'histoire de ce musée où les gaz d'échappement du garage voisin entraient par le système de ventilation...



seul son prix n'a pas encore changé, profitez-en!

Prix du numéro : 48 francs
Abonnement (4 numéros ou numéros doubles
correspondants) : 156 francs

UNESCO (UPP/V)
1, rue Miollis, 75015 Paris, France

